

CHAPITRE XXV.

Précis historique sur les îles Mariannes, antérieurement à 1820.

L'histoire des îles Mariannes se divise naturellement en trois périodes, qui, liées par l'ordre des temps, présentent chacune un caractère qui leur est propre.

La première comprend les événements écoulés entre les années 1521 et 1668. Tirées de leur isolement primitif, ces îles nous sont révélées, pour ainsi dire, par une seconde création, qui les met en rapport avec un univers nouveau pour elles. D'abord les liens qui les y rattachent sont foibles et sans cesse interrompus : les vicissitudes de la navigation, l'inconstance des vents, quelques excursions aventureuses inspirées par la curiosité, telles sont les seules causes qui de loin à loin contribuent à en renouer les fils. Peu à peu, les relations, devenues plus multipliées, se fortifient; relâcher aux Mariannes est bientôt une habitude et presque un besoin pour les vaisseaux venant ou allant du Mexique aux Philippines: de là naît chez les Espagnols le désir de conquérir ces îles à la religion, et de les soumettre exclusivement ensuite à leur empire.

Cette double conquête des Mariannes à la civilisation et à la domination espagnole, forme la deuxième période, qui s'étend de 1668 à 1699. On y voit les insulaires déployer successivement tout ce qu'ils ont de force, d'héroïsme et de ruse, pour défendre leurs coutumes et leur indépendance: vingt fois abattus, vingt fois ils se relèvent; mais enfin, décimés par la guerre et par des maladies jusque-là inconnues parmi eux, ils cessent d'opposer une résistance désormais inutile aux armes puissantes de l'Européen civilisé. Une émigration succède à tant de désastres; et ceux qui restent de ces tristes débris, arrachés pour la plupart à leurs cités et à leurs îles natales, sont rassemblés à Goam, à Saypan et à Rota, et placés en quelque sorte sous le canon des forts, garant de leur obéissance.

La troisième division, de 1699 jusqu'au départ de *l'Uranie*, est l'histoire des Mariannes sous la puissance espagnole. Le plus grand nombre

Iles Mariannes.
Histoire.

des naturels regrettent profondément, mais en silence, leur ancienne liberté; le désespoir en porte plusieurs à se suicider, ou à détruire à leur naissance les enfans issus de leurs unions : cependant tous vivent soumis et tranquilles; et si l'on voit encore par intervalles quelques troubles, c'est plutôt entre les Espagnols eux-mêmes. Les noms et les actes des gouverneurs composent presque tous les faits dont l'histoire ait tenu note pendant cette dernière période.

J'ai consulté, pour écrire ce précis, un assez grand nombre d'ouvrages et de documens officiels. Les *Archives de Gœam*, dans lesquelles j'ai eu la facilité de fouiller, m'ont ou révélé des faits nouveaux, ou fourni les moyens de vérifier ceux qui étoient déjà connus : mes conversations avec D. Luis de Torrès ont été aussi pour moi une mine précieuse sous ce double rapport; enfin, j'ai puisé la connoissance d'un grand nombre d'événemens dans les ouvrages suivans : *Historia de Filipinas*, por el P. Pedro Murillo Velarde; *Historia general de Filipinas*, del P. Fr. Juan de la Concepcion; *Histoire des îles Mariannes*, du P. le Gobien; *Lettres édifiantes*; *Histoire des navigations aux Terres australes*, du président de Brosses; *Histoire générale des voyages*, de l'abbé Prévost; *a Chronological History, &c.* by J. Burney, et dans une quantité assez considérable d'autres relations de voyages. Ayant eu l'avantage de discuter à Gœam même ce que la plupart de ces ouvrages contiennent de vraiment important, j'espère n'avoir commis, dans ce qui va suivre, aucune grave erreur.

§. I.^{er}

Depuis la découverte des Mariannes par Magellan, jusqu'à l'arrivée du Père Sanvitores (1521 — 1668).

1521.

Magellan, chargé d'examiner s'il n'existoit pas de communication entre la mer qui baigne les côtes occidentales de l'Amérique et l'Océan atlantique, traversa le premier le détroit qui conserve son nom, et découvrit, le 6 mars 1521, après une navigation longue et périlleuse, le groupe des îles Mariannes, qu'il nomma d'abord *îles de las Velas latinas* [des Voiles latines], puis *îles de los Ladrones* [des Larrons], car le nom qu'elles portent aujourd'hui est beaucoup plus moderne.

Un des compagnons de ce célèbre navigateur, Pigafetta, a écrit la relation du voyage; et les détails dans lesquels il entre nous portent à croire que les seules îles qu'on aperçut alors furent Saypan, Tinian et Agaiigan (1).

Illes Mariannes.
Histoire.
1521 (suite).

L'amiral voulut s'arrêter quelques jours à la première de ces îles, dans l'intention d'y prendre des provisions fraîches; mais il renonça à cette idée, à cause de l'importunité des insulaires, qui, étant venus à son bord, prenoient tout ce qui étoit à leur portée, vouloient serrer les voiles pour amener le navire à terre, et enfin se montrèrent sur le pont en si grand nombre qu'il fallut se débarrasser par la force de tant d'incommodes visiteurs. Indignés de ce traitement, les Indiens attaquèrent les Espagnols à coups de pierres et de lances; on fit feu sur eux, et l'on en tua quelques-uns. Cependant les vaisseaux de Magellan continuèrent à louvoyer dans le voisinage; et les naturels, malgré ce qui s'étoit passé, étant venus encore pour faire des échanges, parvinrent à enlever la chaloupe, amarrée à la poupe d'un des navires. Le commandant, irrité de cette audace, descendit à terre avec 40 hommes armés, et fit mettre le feu aux habitations et aux pirogues qu'on trouva près de la plage: sept insulaires y périrent. La chaloupe fut reprise, et bientôt les vaisseaux de Magellan s'éloignèrent. A leur départ, les insulaires les suivirent avec plus de cent pirogues pendant l'espace au moins d'une lieue. Ils s'approchoient des vaisseaux, montraient du poisson en faisant semblant de vouloir le donner; mais arrivés plus près, ils jetoient des pierres à l'équipage, et prenoient aussitôt la fuite. On fut obligé, pour s'en délivrer tout-à-fait, de passer à pleines voiles sur leurs pirogues, mais ils les retournoient avec beaucoup d'adresse.

Le P. le Gobien, dans son Histoire des Mariannes, affirme qu'alors ces insulaires ne connoissoient pas le feu. Jamais, selon lui, ils ne furent plus surpris que quand ils en virent pour la première fois à la descente de

(1) « Nous découvrîmes au Nord-Ouest, dit-il, une petite île, et deux autres au Sud-Ouest: la première est plus grande et plus élevée que les deux autres. »

Il est évident que la latitude et la longitude que cet historien indique, de 12° N. et de 146° E., ne méritent aucune confiance; la première est en défaut d'au moins 3°, quantité si exorbitante, même pour cette époque, qu'il est à présumer qu'il y a là erreur d'impression.

Iles Mariannes. Magellan sur leur île, où l'on brûla une cinquantaine de maisons. « Ils regardèrent le feu, ajoute-t-il, comme un animal qui s'attachoit au bois et s'en nourrissoit; s'étant brûlés, il n'osoient plus s'en approcher, de peur d'être mordus ou blessés par la violente respiration de ce terrible animal. » Raynal (1) a, sans examen, adopté cette anecdote fabuleuse, qui sert de texte à ses déclamations; et l'auteur de l'Histoire générale des voyages fait dire la même chose à Pigafetta, qui pourtant n'en dit pas un mot.

Histoire.
1521 (suite).

Pour peu qu'on se donne la peine d'examiner le fait, on demeurera convaincu de son invraisemblance. En effet, malgré l'assertion contraire de Raynal, il se trouve aux Mariannes plusieurs volcans en activité: or, comment concevoir que des hommes qui naviguoient sans cesse de l'une à l'autre de ces îles, n'aient jamais vu de feu, lorsque les navigateurs qui passent dans le voisinage aperçoivent fort bien les flammes et la fumée qui sortent des cratères? Mais ce n'est pas tout: les insulaires chez qui on assure que le feu étoit inconnu, avoient dans leurs langues les mots *feu, brûler, charbon, braise, four, griller, bouillir, &c.*, et fabriquoient, avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, des poteries évidemment soumises à l'action du feu. Ces circonstances militent assez fortement, ce me semble, contre l'assertion du P. le Gobien, pour faire croire qu'un auteur aussi estimable, qui d'ailleurs ne raconte pas la chose *de visu*, a été induit en erreur.

1526.

Ce n'est que cinq ans après leur découverte que les Mariannes furent visitées une seconde fois. L'Espagnol Loyasa parut en effet, le 4 septembre 1526, en vue de ces îles. Il n'avoit pas encore jeté l'ancre que les insulaires s'avancèrent sur leurs pirogues, en lui offrant de l'eau dans desalebasses, du poisson et des fruits, pour lesquels ils ne vouloient recevoir que du fer. Pendant ces échanges, les Espagnols furent très-surpris de voir venir à eux, d'une île que la relation nomme *Borta* et dit être située vers l'extrémité Nord du groupe, un de leurs compatriotes, Gonçalo de Vigo. Cet homme leur apprit que lui et deux autres matelots avoient quitté le vaisseau *la Santa-Trinidad*, lorsque Espinosa, un des capitaines de Magellan, revenant aux Moluques après avoir vainement

(1) *Histoire philosophique et politique.*

tenté de faire voile vers la Nouvelle-Espagne, s'étoit arrêté à une des îles les plus septentrionales de l'archipel des Mariannes; que, peu après, ses compagnons ayant été tués par les naturels, il n'avoit lui-même évité la mort qu'en prenant la fuite. Cédant à ses prières, on le reçut à bord, et on lui pardonna sa désertion.

Iles Mariannes.
Histoire.
1526 (suite).

Loyosa resta devant les Mariannes jusqu'au 10 septembre, et y embarqua quelques provisions. Les indigènes, que l'historien du Voyage de Magellan peint avec des couleurs si défavorables, ne témoignèrent alors que des dispositions amicales. Les Espagnols en furent toutefois peu touchés; car, avant de partir, ils attirèrent à bord onze insulaires, et les emmenèrent, dans le dessein de les mettre aux pompes. L'équipage et le vaisseau étoient, il est vrai, dans une triste situation; mais ce motif est-il assez puissant pour justifier un tel acte de barbarie?

Alvaro de Saavedra, parti, deux années après, de la Nouvelle-Espagne, et séparé par les vents de deux vaisseaux avec lesquels il alloit de conserve, arriva à Gœam le 6 janvier, et prit possession de tout l'archipel au nom du roi d'Espagne. Mais une prise de possession plus authentique eut lieu, le 25 janvier 1565, par Miguel Lopez de Legaspi, lors de son trajet d'Acapulco aux Philippines. Les vaisseaux de ce dernier étoient encore à deux lieues des Mariannes, quand les naturels s'avancèrent vers lui dans leurs pirogues, répétant fréquemment le nom de *Gonçalo*, cet Espagnol déserteur de la flotte de Magellan, qui, quarante ans auparavant, étoit reparti avec Loyosa; cependant ils se tinrent à la distance d'un jet de pierre, les plus hardis se bornant à venir à la nage se saisir de couteaux, de ciseaux et d'autres objets placés sur une planche qu'on avoit mise à la mer. Les invitations répétées des insulaires engagèrent d'abord les Espagnols à s'approcher davantage de terre. Des provisions leur furent offertes en échange du fer que ces Indiens préféroient à toute autre chose; mais plusieurs vols auxquels ils se livrèrent ensuite, confirmèrent l'idée qu'avoit donnée d'eux Magellan.

1528.

1565.

Dans un conseil tenu par les religieux passagers et les principaux officiers de la flotte, le P. Urdaneta ouvrit l'avis de former un établissement dans ces îles: elles paroisoient en effet fournir en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, et les relations annuelles avec la Nouvelle-

Iles Mariannes. Espagne devoient y être plus faciles qu'avec l'île Luçon. Legaspi rejeta cet avis comme contraire aux ordres du roi, qui lui enjoignoient positivement d'aller, sans s'arrêter, aux Philippines.

Histoire.
1565 (suite).

Malgré la défense formelle du commandant de toucher aux arbres, aux cultures, d'aller à terre et même de trafiquer avec les insulaires sans sa permission, on ne put éviter plusieurs querelles entre ceux-ci et les matelots. Les vaisseaux étoient prêts à mettre sous voile, quand au retour d'une embarcation envoyée pour faire aiguade, on s'aperçut qu'un matelot avoit été laissé à terre; on alla sur-le-champ à sa recherche, mais on ne trouva que son cadavre. Aussitôt, cent soldats armés descendent sur la plage pour venger ce meurtre. Les Espagnols s'avancent vers un village situé à une lieue de la mer; les maisons étant désertes, ils reviennent sur leurs pas, mettent le feu à quelques pirogues, s'embarquent ensuite comme s'ils avoient l'intention de s'éloigner, mais laissent réellement un détachement embusqué parmi les arbres: trompés par cette ruse, les habitans descendent des collines, mais sont bientôt obligés de reprendre la fuite pour se soustraire à la mousqueterie des Espagnols. « En sorte, dit le narrateur, qu'on ne put obtenir toute la » satisfaction désirée, quoique plusieurs indigènes eussent été tués ou » blessés à coups d'arquebuse, que d'autres eussent été faits prisonniers, » et que, sur la place où le meurtre avoit été commis, on eût pendu » trois insulaires déjà blessés mortellement. » Le commandant ordonna de brûler en outre toutes les maisons et toutes les pirogues qui se trouvoient sur les plages voisines.

1582. Dix-sept ans après cette expédition de Legaspi, Francisco Galli, parti d'Acapulco, relâcha aux Mariannes, pour de là se rendre aux Philippines.

1588. Thomas Cavendish s'en approcha lui-même en janvier 1588. Des pirogues, chargées de végétaux et de fruits, sortirent de Gōam et échangeèrent avec lui ces denrées contre des morceaux de fer. Les insulaires suivirent les vaisseaux au large plus loin que ne l'auroit désiré le général; car l'avidité qu'ils montrèrent lui fut tellement importune, qu'il les fit chasser à coups de canon.

1596. Mendaña vint aussi en vue de ces îles, en 1596, et obtint des naturels quelques poissons et quelques fruits.

Quatre ans plus tard, l'amiral hollandais Olivier van Noort s'arrêta deux jours près de Gœam, où il embarqua des cocos, du riz et d'autres rafraîchissemens; mais, ainsi que les Européens qui l'avoient précédé, il reconnut dans les habitans une adresse surprenante pour voler tout ce qui flattoit leurs desirs.

Iles Mariannes.
Histoire.
1600.

Cette même année, la *Santa-Margarita*, navire espagnol, qui avoit perdu son capitaine et une partie des hommes de son équipage, vint mouiller à l'île Rota, celle des Mariannes qui est la plus voisine de Gœam. Aussitôt, les naturels accourent, montent sur le vaisseau, et voyant sa détresse, ils s'en emparent, après avoir égorgé plusieurs matelots; le reste, dispersé parmi les insulaires, ne fut point maltraité. Quant au butin, il devint la proie des capteurs, qui se le distribuèrent. Parmi les effets qui étoient à bord se trouvoit une assez grande quantité d'or et d'argent monnoyé, dont une partie fut suspendue aux arbres, et le reste au cou des barbares, car ils ne pensoient pas qu'on pût en faire un autre usage.

Au mois de mai 1601, le *San-Thomas*, galion espagnol, toucha aux mêmes îles, ayant à bord D. Antonio de Ribera Maldonado, récemment nommé juge à Manille, où il se rendoit. Cinq hommes de l'équipage naufragé de la *Santa-Margarita* étant venus à bord avec quelques-uns des insulaires, ceux-ci promirent que, si l'on vouloit rester à l'ancre seulement pendant deux jours, tous les Espagnols, au nombre de vingt-six personnes, dont une partie étoient alors sur les autres îles, seroient rendus. Mais Maldonado, pressé d'entrer en fonctions, et craignant que plus tard les vents ne contrariassent sa route, exigea qu'on mît à la voile sans délai, s'embarassant fort peu du grand nombre de ses compatriotes qu'il abandonnoit ainsi aux caprices d'une population sauvage. Un bon moine, embarqué avec lui, touché du sort déplorable de ses malheureux compatriotes, alla les rejoindre dans une pirogue, déterminé à partager leur sort. La plupart moururent sur cette terre d'exil; les autres trouvèrent par la suite les moyens de se rendre aux Philippines.

1601.

Le 23 janvier 1616, le Hollandais Spilbergen s'arrêta aux Mariannes pour y prendre des vivres, qu'il obtint par des échanges; et neuf ans après, la flotte de Nassau, sous le même pavillon, jeta l'ancre près de

1616.

1635.

Iles Mariannes, la côte occidentale de Goom. Cent cinquante pirogues parurent aussitôt le long des navires; et bientôt un trafic mutuel s'étant établi, l'amiral Schapenham parvint à se procurer les rafraîchissemens propres à rendre la santé à quantité d'hommes de son équipage qui, affoiblis par le scorbut, ne pouvoient prendre part aux manœuvres.

Histoire.
1635 (suite).

1638.

Le navire *la Conception* vint signaler l'année 1638 par son naufrage aux Mariannes. Les insulaires se conduisirent mieux envers les malheureux qui le montoient qu'on ne devoit s'y attendre d'après les récits des précédens voyageurs: on les vit en effet secourir généreusement ceux des Espagnols qui étoient parvenus à se sauver à terre, les recevoir parmi eux, et chercher à leur faire oublier leur situation fâcheuse.

1662.

Parti d'Acapulco pour Manille, le navire *le San-Damian* arrive, en 1662, en vue de Goom. Selon leur coutume, les insulaires s'empressèrent d'aller offrir à bord de l'eau, des fruits, du poisson, en un mot tous les rafraîchissemens dont ils pouvoient disposer. Le P. Sanvitores (1), missionnaire jésuite, qui se trouvoit sur ce vaisseau, fut touché de l'état d'ignorance et de misère dans lequel croupissoient ces Indiens, et résolut de tout tenter pour les convertir au christianisme. Afin d'atteindre ce but, il s'empressa, en arrivant à Manille, de faire des instances et des démarches auprès du gouverneur; mais la politique repoussa des projets dont elle n'apercevoit pas dès-lors tous les avantages. Au nombre des objections qui furent faites, on insista sur ce que le trajet des Philippines aux Mariannes étoit presque impossible, à cause des courans et des vents qui règnent dans ces mers, et l'on ajouta même que la plupart des vaisseaux qui avoient tenté de suivre cette route avoient péri.

Excité plutôt que découragé par de tels refus, le P. Sanvitores crut devoir s'adresser directement à la reine d'Espagne, et l'engager à prendre les îles Mariannes sous sa protection. Elle accueillit favorablement cette

(1) D. Diego Luis de Sanvitores, issu d'une illustre maison de la Vieille-Castille, descendoit, par sa mère, d'un neveu de *Ruy Diaz de Vivar*, surnommé le Cid, capitaine fameux dans les annales espagnoles: il dédaigna la brillante carrière que lui ouvroient à la cour d'Espagne sa naissance et les services de son père, pour entrer dans l'ordre des Jésuites, et se livrer à l'apostolat. Né à Burgos en 1627, il fut martyrisé à Goom, à l'âge de 45 ans. « C'étoit, dit son panégyriste, un homme d'un génie élevé, d'un jugement solide, et d'une grandeur d'ame capable des entreprises les plus difficiles. »

demande; et le roi son mari, après avoir lu, sur ce sujet, un mémoire du P. Sanvitores, ordonna au gouverneur des Philippines, par une dépêche datée du 24 juin 1665, de fournir à ce religieux tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Après un tel ordre, le zélé missionnaire devoit s'attendre à être favorisé dans son entreprise; mais arrivé à Manille, de nombreux obstacles se rencontrant encore lui firent prendre la résolution de se rendre au Mexique. Il partit en conséquence de Cavite le 7 août 1667, et n'arriva à Acapulco qu'au commencement de l'année suivante, où il obtint enfin du marquis de Mansera, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, ce qui lui avoit été promis depuis trois ans.

Pour compagnons de son apostolat, le P. Sanvitores choisit les PP. Thomas Cardenoso, Luis de Médina, Pedro de Casanova, Luis de Moralès et le F. Lorenzo Bustillos, qui tous, partis des côtes d'Amérique le 23 mars 1668, n'arrivèrent que le 15 juin au terme de leur voyage. Ce fut à cette époque seulement que l'archipel qui nous occupe reçut la dénomination d'*îles Mariannes*, nom que lui imposa le P. Sanvitores, tant en l'honneur de la Sainte Vierge, qu'en mémoire de Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV, roi d'Espagne; hommage bien dû à une princesse qui seconda avec tant de zèle la propagation du christianisme dans ces contrées lointaines.

Ici finit la première période, pendant laquelle les Européens n'ont fait que de courtes apparitions aux Mariannes, sans y former d'établissement fixe: nous allons maintenant voir commencer un nouvel ordre de choses qui se développera successivement.

§. II.

Depuis l'arrivée du P. Sanvitores, jusqu'à la conquête des Mariannes par les Espagnols (de 1668 à 1669).

A peine le vaisseau du P. Sanvitores fut-il à l'ancre, que plus de 50 pirogues chargées d'insulaires vinrent le long du bord, en criant dans leur langue, *Abok! abok!* [amis! amis!], mais sans vouloir y monter. Un Espagnol, établi dans ces îles depuis plus de 30 ans, assura le chef de la mission

Iles Mariannes.

Histoire.

1665.

1667.

1668.

Iles Mariannes.
Histoire.
1668 (suite).

des bonnes dispositions des naturels : celui-ci envoya en conséquence les PP. Médina et Casanova à terre, et les y suivit bientôt. Ils furent bien reçus d'un des premiers chefs du pays, nommé Kipoha, qui, natif de Sonharon, sur l'île Tinian, savoit assez d'espagnol pour se faire comprendre.

Le premier soin du P. Sanvitores fut de bâtir une église à Agagna, qui, étant la ville capitale, devoit être aussi le centre de l'établissement. Bientôt commencèrent ses travaux apostoliques, qui furent poursuivis avec ardeur au milieu de difficultés de toute espèce. Un des plus grands obstacles que l'on eut à combattre, et celui peut-être auquel on s'attendoit le moins, prit naissance dans l'orgueil excessif des chefs, qui, se croyant d'une condition fort supérieure à celle du bas peuple, ne vouloient pas lui être assimilé dans la distribution des bienfaits du christianisme. « Si le » baptême, disoient-ils, est un avantage dont vous vouliez nous faire jouir, » pourquoi le répandre aussi sur cette classe abjecte ? » Il fallut leur faire comprendre que telle étoit la loi du Créateur, qui, départissant la lumière et la chaleur de l'astre du jour à toutes les créatures, vouloit aussi qu'elles participassent également aux faveurs de la religion. Le premier adulte qui se laissa convaincre et reçut le baptême, fut ce même Kipoha, qui avoit si bien reçu les missionnaires, et auquel ils devoient la concession du terrain sur lequel on construisoit alors l'église.

Bientôt on eut à s'opposer à un ennemi plus dangereux et plus opiniâtre. Le Chinois Choco Sangley, comptant aller en 1648 de Manille à Ternatte, fut jeté par la tempête sur les îles Mariannes, où son vaisseau se brisa. Échappé aux vagues, et reçu avec amitié à Gøam, il se mit à y prêcher le culte des idoles. Déjà un assez grand nombre d'insulaires étoient convertis à sa doctrine, quand l'arrivée des missionnaires, lui paroissant menacer ses projets et son crédit, développa sa haine contre la religion chrétienne et ses ministres.

Or, plusieurs enfans baptisés étant morts, et divers adultes malades ayant succombé après avoir aussi reçu le baptême, Choco imagina de suggérer aux habitans que ce sacrement étoit une opération diabolique, qui entraînoit nécessairement la perte de ceux qui y étoient soumis ; que si, par la vigueur de l'âge et de la santé, quelques personnes pouvoient résister momentanément à l'action de l'eau empoisonnée dont on faisoit

usage, elle finissoit tôt ou tard par produire l'hydropisie. Pour appuyer ces insinuations perfides, Choco citoit en témoignage les parens des enfans, des vieillards et des malades qu'il supposoit avoir péri victimes de ce qu'il désignoit comme un maléfice. L'effet de ces manœuvres fut de porter les habitans à se refuser au baptême et à y soustraire leurs enfans, puis à s'armer contre les Espagnols, qui ne parvinrent qu'avec peine à apaiser les esprits et à rétablir l'ordre.

A peine ces premières difficultés furent-elles aplanies, que les missionnaires pensèrent à visiter les autres îles de l'archipel pour s'occuper de la conversion de ceux qui les habitent. Chacun se rendit au poste qui lui avoit été assigné, et le P. Sanvitores lui-même partit, le 20 octobre, pour seconder ses compagnons.

Les impostures de Choco, déjà parvenues au loin, avoient considérablement indisposé les insulaires de Tinian et de Saypan: on y reçut donc les prédicateurs de la foi avec de fâcheuses préventions, qui donnèrent enfin lieu à diverses rixes au milieu desquelles un missionnaire fut blessé et deux Espagnols massacrés. Le P. Sanvitores, étant encore parvenu à rétablir la paix, effectua son retour à Goom, en passant par Rota, le 5 janvier 1669.

A son arrivée à Agagna, il s'occupa de l'établissement d'un séminaire propre à élever dans la religion et les bonnes mœurs les enfans des Mariannais. L'église ayant été terminée le 2 février, on put, aux fêtes de Pâques, y célébrer le service divin avec grand appareil; et ce fut une douce récompense pour ces zélés ministres de l'Évangile, de voir les naturels accourir de toute part, se joindre à eux et solenniser les saints mystères par leurs chants et par leurs danses.

Au milieu de tant de soins, le P. Sanvitores ne négligeoit pas les moyens d'assurer et de rendre meilleur le sort de la nouvelle colonie; à cet effet, il crut devoir solliciter encore les secours de la reine d'Espagne, alors régente. Dans le mémoire qu'il lui fit parvenir le 15 avril, il la supplie de vouloir bien protéger et doter un séminaire de garçons, et un autre pour les filles; il l'instruit du succès de ses soins, et annonce que ses compagnons et lui ont baptisé cette première année plus de 13 000 insulaires, et instruit au-delà de 20 000 catéchumènes.

Iles Mariannes.
Histoire.
1668 (suite).

1669.

Iles Mariannes.
Histoire.
1669 (suite).

Jusque-là on n'avoit visité de l'archipel des Mariannes que les îles comprises entre Goom et Saypan. Le P. Moralès fut envoyé pour explorer les îles plus au Nord encore, et y répandre les semences de la religion : on lui doit la découverte d'*Anataxan*, *Sarigwan*, *Alamagwan*, *Pagon* et *Grigan*. Dans le séjour de six mois qu'il fit sur ces îles, il baptisa 4 000 individus, tant enfans qu'adultes. Son desir étoit de pousser plus avant ses courses apostoliques; mais le mauvais temps et la petitesse de l'embarcation qui le portoit le forcèrent à revenir.

Le P. Sanvitores partit à son tour, le 1.^{er} juillet, pour continuer une entreprise si bien commencée. Il découvrit, le 15 août, l'île connue alors sous le nom d'*Assonsong*, et qu'il désigna sous celui d'*Assomption*, qui a prévalu; puis, deux jours après, les petites îles *Mangs* : il prit connoissance aussi des îles reconnues déjà par le P. Moralès. A *Anataxan*, *Lorenzo*, un de ses catéchistes, qui avoit échappé au naufrage du navire *la Conception*, étant éloigné de lui, plusieurs habitans, exaspérés par la déplorable opinion que la mort d'un enfant qui, peu de jours auparavant, avoit reçu le baptême, étoit la conséquence de ce sacrement, se jetèrent sur l'infortuné Espagnol au moment où il versoit pieusement l'eau salutaire sur la tête d'une petite fille, le percèrent à coups de lances, et mutilèrent son cadavre.

A *Tinian*, le P. Sanvitores trouva toute la population en rumeur; une querelle entre deux chefs avoit fait prendre les armes aux habitans : les partis étoient en présence et alloient en venir aux mains. Il s'empressa de s'interposer entre eux; et malgré une grêle de pierres qui lui furent jetées, il fit tant par ses prières, ses reproches et ses exhortations, qu'il parvint enfin à les calmer. La reconnoissance que les naturels eurent de cette réconciliation, et des efforts qu'il avoit faits pour l'opérer, lui fit obtenir, le 4 janvier 1670, la permission de construire à *Tinian* deux églises.

1670.

Le P. Médina retourna à Saypan, qu'il avoit visité d'une manière trop superficielle lors de son premier voyage, et où il avoit encore à prêcher quelques villages dont les habitans étoient fort prévenus contre les missionnaires. C'est dans cette île, où *Choco* s'étoit établi et marié, que se trouvoit sur-tout répandue son infame doctrine; aussi cette tournée ne fut-elle pas heureuse. Assailli par des gens prévenus, le P. Médina, après avoir

fait des efforts surnaturels pour apaiser ces barbares, tomba bientôt percé de coups de lance et comme hérissé des traits qu'on lui avoit jetés; un Philippinois qui étoit à côté de lui eut le même sort. Les meurtriers, étonnés du courage de ces victimes, permirent à leurs compagnons de leur donner la sépulture.

A son retour à Goom, le P. Sanvitores trouva les insulaires dans la consternation. Une sécheresse obstinée calcinoit tous les produits de la terre, et la famine paroissoit inévitable. Déjà les *makahnas* [sorciers], qui, avant l'arrivée des missionnaires, tenoient les Mariannais dans l'erreur, voulant essayer de ressaisir leur autorité, leur rappeloient le culte des *antis* (1) [esprits], de ces manes puissans de leurs ancêtres, qui accordoient à leurs prières des vents favorables, une pêche heureuse, une récolte abondante, la guérison des maladies, et qui commandoient aux élémens. Il n'en falloit pas tant pour réveiller d'anciennes superstitions dans le cœur des Goomais; aussi en vit-on plusieurs se prosterner avec toute la ferveur du repentir devant les ossemens presque oubliés de leurs aïeux. Témoin de ce sacrilège égarement, le P. Sanvitores rassemble les infortunés habitans, leur reproche leur infidélité, les exhorte à revenir dans la bonne voie, et parvient à les toucher.

Ces succès mettent en fureur les *makahnas*; ils partent sans délai, parcourent l'île dans tous les sens, représentent à chacun que les *Ghilagos* (2) [Espagnols] ne cherchent à leur imposer une religion nouvelle que pour se les attacher et leur ravir ensuite la liberté; que s'ils ne se hâtent de les renvoyer, les *antis* méprisés poursuivront avec colère leurs enfans parjures; que les arbres seront sans fruits, les champs sans récoltes et la mer sans poissons. A ces sinistres prédictions des *makahnas* se joignirent les instigations à la révolte, fomentées par un chef nommé *Horao*: cet homme, plein d'adresse, avoit une grande autorité sur le peuple et parmi ses confrères, qui suivoient aveuglément ses conseils.

(1) Le P. le Gobien, dans son *Hist. des Mariannes*, et le P. Murillo Velarde, dans l'*Historia de la Provincia de Filipinas*, disent *aniti* au lieu d'*anti*; mais le premier mot signifie *diable* ou *esprit malin*, et il n'en est pas du tout question ici. Nous reviendrons sur cet objet, en traitant de la religion des Mariannais.

(2) *Ghilago*, littéralement, *homme venu de la mer, étranger*, et, dans un sens restrictif, mais spécial, un *Espagnol*.

Iles Mariannes.
Histoire.
1670 (suite).

Iles Mariannes,
Histoire.
1670 (suite).

Depuis long - temps il avoit pressenti que la présence des Espagnols finiroit inévitablement par ruiner son crédit et celui de la noblesse, et cette crainte lui avoit fait prendre la résolution de les expulser du pays. Jusqu'alors, néanmoins, il s'étoit toujours conduit politiquement envers les missionnaires, parce qu'il ne se sentoît pas assez fort; mais au fond du cœur il étoit leur ennemi juré. En vain le P. Sanvitores, pour se le concilier et l'affectionner au christianisme, lui avoit rendu des services, et s'étoit étudié à le combler des présens qui pouvoient lui plaire davantage, Hōrao n'en étoit devenu que plus fier et plus insolent.

Le pieux supérieur de la mission mettoit en œuvre tous les moyens praticables pour répandre la religion dans l'île, et en faciliter l'intelligence à l'esprit des habitans. Quatre paroisses nouvelles furent établies, à chacune desquelles on affecta quarante villages et une église placée au chef-lieu : Mérizo, Paikpøk (1), Pago et Nigsihan en devinrent les centres, et c'est dans ce dernier lieu que le P. Sanvitores s'établit lui-même, dans l'espoir d'exercer de là une surveillance plus active. Cet accroissement donné aux établissemens religieux des Espagnols avoit été encouragé par une augmentation de leurs forces : le gouvernement de la mère-patrie avoit compris en effet qu'il importoit de protéger la mission des Mariannes contre les insultes et les agressions des indigènes; en conséquence, un galion (*el Buen Socorro*), parti d'Acapulco avec un nombre suffisant de soldats et quatre nouveaux missionnaires, arriva à Gōam le 9 juin 1671.

1671.

Cependant Hōrao, de plus en plus alarmé du progrès des Européens, ne cherchoit qu'une occasion favorable pour porter à une rupture éclatante des gens déjà préparés à la révolte; elle ne tarda pas à se présenter. Un jeune Espagnol, travaillant à couper du bois, fut tué par un Marianais, qui s'empara de sa dépouille (2). Le capitaine D. Juan de Santiago, premier gouverneur de la nouvelle colonie, résolut de rechercher

(1) Ce nom, faute d'espace, n'a pas été marqué sur la carte. Ce village se trouvoit sur la côte orientale de Gōam, à l'embouchure d'une petite rivière très-voisine, et dans l'Est de Tarofofō. (*Voy. ci-après le § Géographie de notre chapitre XXVI.*)

(2) Le Gobien rapporte cet événement à l'année 1670; les documens que j'ai entre les mains ne me permettent pas de me ranger à son avis. Cette rectification de date n'est pas la seule, au reste, que je me sois permise; je crois suffisant d'en prévenir ici une fois pour toutes.

l'auteur inconnu de cet attentat : en conséquence, quelques habitans d'Agagna sur lesquels on avoit des soupçons, furent arrêtés, mis en prison et interrogés; néanmoins comme on ne put trouver de preuves contre eux, on les déclara innocens, et on leur rendit la liberté. Cette procédure fut généralement regardée comme un affront fait à la population indigène toute entière. Hørao, qui déjà s'étoit réuni à Choco pour perdre les Espagnols, profitoit du mécontentement général pour aigrir sourdement les esprits, quand un des Mariannais les plus considérables, Gøafak, voulant empêcher l'arrestation d'un de ses amis soupçonné de l'assassinat dont il vient d'être question, fut tué dans le tumulte que cette tentative occasionna. Ce fut le signal de la guerre, pour laquelle Hørao se déclara ouvertement, en exhortant ses compatriotes à se réunir à lui pour chasser ces hôtes impérieux. Ceux-ci ne possédoient encore ni retranchemens, ni forteresses qui pussent les protéger contre une telle attaque; aussi se trouvèrent-ils très-embarrassés quand ils virent une armée nombreuse prête à fondre sur eux : sans doute ils n'eussent pu résister à cette multitude, si l'attaque eût eu lieu tout de suite; mais il y eut de l'hésitation, et D. Juan en profita pour s'entourer à la hâte d'une palissade flanquée de tours, et suffisante pour mettre ses gens à l'abri. N'ayant au reste que trente-un soldats, il jugea qu'il pourroit suppléer au petit nombre de ses troupes par leur courage et par sa confiance dans la puissance divine. Il étoit important de se saisir de la personne d'Hørao : l'entreprise étoit hardie et difficile; mais on eut le bonheur d'en venir à bout. Sa famille en fut consternée, et vint avec instance prier le gouverneur de lui rendre la liberté : touché de tant de larmes, et désolé de voir son troupeau exposé aux fureurs de la guerre, le P. Sanvitores fit connoître qu'on souscriroit à ces demandes, à condition que les insurgés se sépareroient sur-le-champ. Ceux-ci reçurent avec mépris des propositions qu'ils prenoient pour des signes de crainte et de foiblesse, et insultèrent, par des chants satiriques, à ce qu'ils considéroient comme de la lâcheté chez les Espagnols. En vain le P. Sanvitores renouvela-t-il ses efforts pour ramener les insulaires à des sentimens pacifiques, tout fut inutile; et ayant été assailli par des coups de pierre, il fut obligé de se retirer.

Iles Mariannes.
Histoire.
1671 (suite).

Iles Mariannes.
Histoire.
1671 (suite).

Pleins de confiance dans leur nombre, deux mille Mariannais attaquèrent enfin, le 11 septembre, les retranchemens des Espagnols. Animés par Choco, qui combattoit à leur tête, ils soutinrent d'abord, sans se rebuter, la résistance des assiégés; depuis huit jours consécutifs ils renouveloient leurs assauts sans pouvoir emporter la place, quand, effrayés des pertes nombreuses que ces combats à découvert leur faisoient éprouver, ils se ralentirent un instant pour chercher les moyens de se garantir de l'effet destructeur des armes à feu. A cet effet, Choco fit construire des espèces de grands boucliers emboîtés sur un socle mobile, à l'abri desquels ils pouvoient lancer leurs traits: mais ce qui déconcerta toutes leurs mesures, ce furent les sorties vigoureuses durant lesquelles les assiégés leur détruisoient beaucoup de monde. Persuadés par les makahnas que leurs antis les rendroient invulnérables, ils placèrent devant eux les têtes et les autres ossemens de leurs ancêtres, puis s'avancèrent avec une nouvelle ardeur; malheureusement, et à leur grande surprise, une décharge de mousqueterie vint leur prouver que de tels préservatifs étoient impuissans pour arrêter les balles.

Tous ces avantages n'empêchoient pas la situation des Espagnols d'être extrêmement critique. Enfermés par une palissade construite à la hâte, obligés de se tenir constamment sur pied pour résister aux assauts de nuit et de jour que leur livroit un ennemi actif et nombreux, ils étoient horriblement fatigués: leur courage cependant et leur constance se soutenoient encore.

Un des principaux desirs des assiégeans étoit d'arriver à détruire l'église, renfermée dans les retranchemens; et c'est pour cela que de toute part ils lançoient, quoique inutilement, des brandons enflammés. Ce que n'avoient pu accomplir leurs efforts réunis, un ouragan en vint à bout en un clin d'œil: il renversa, non-seulement l'église et la maison des missionnaires, mais encore toutes les maisons de l'île. Cet événement ranima les espérances de l'ennemi, et lui fit prendre la résolution de donner un assaut général; les Espagnols, toujours sur leurs gardes, les reçurent avec tant de résolution et tant d'ordre, qu'ils leur tuèrent un grand nombre d'hommes; échec qui les détermina à envoyer dès le lendemain deux députés pour offrir leur soumission. Ces hommes étoient des créatures

d'Hørao, qui acceptèrent toutes les conditions qu'on voulut leur prescrire, n'insistant que sur la mise en liberté de leur ami. Cette extrême condescendance inspira des doutes au gouverneur sur la sincérité de leurs promesses, et, sans les pressantes sollicitations du P. Sanvitores, il eût refusé de conclure sur-le-champ. En effet, ses pressentimens ne le trompoient point; car à peine la paix étoit rétablie, qu'Hørao se remit à la tête de la conjuration et excita de nouveau ses compagnons à la révolte.

On ne tarda pas à voir reparoître une armée ennemie, non-seulement plus nombreuse qu'auparavant, mais encore animée de plus de rage et de fureur. Résolus d'emporter le retranchement de vive force, les Mariannais continuèrent leur attaque pendant treize jours et treize nuits, en poussant des cris épouvantables. Les Espagnols ne pouvant qu'à peine résister au service continuel et pénible qu'il leur falloit faire, pensèrent devoir mettre fin à cette guerre par un coup d'éclat. Ils préparèrent en conséquence une sortie générale contre les assiégeans : elle fut si bien combinée et conduite avec tant d'intrépidité, qu'ils mirent l'ennemi en déroute, lui tuèrent beaucoup de monde, et le forcèrent enfin à se soumettre. Dès le jour même, 21 octobre, un certain Kipøha, parent du Mariannais de ce nom qui avoit si favorablement accueilli les Espagnols à leur arrivée, fut envoyé pour écouter les conditions du vainqueur : elles furent modérées; la seule obligation à laquelle on voulut astreindre ses compatriotes, ce fut d'assister tous les dimanches et fêtes à la messe, ainsi qu'à l'explication de la doctrine chrétienne, et d'envoyer exactement leurs enfans au catéchisme.

La tranquillité ainsi rétablie, le P. Sanvitores travailla à réparer les maux causés par la guerre, à raffermir la foi ébranlée, à exciter enfin, autant par son exemple que par ses exhortations, les autres religieux à redoubler d'activité et de zèle.

Le P. Lopez partit pour les îles Agøigan, Saypan et Tinian, qui n'avoient pas été visitées depuis le martyre du P. Médina, et eut la satisfaction d'établir sans empêchement à Sonharom, capitale de cette dernière île, un séminaire de garçons, semblable à celui d'Agagna. Diverses permutations eurent lieu entre les missionnaires pour la direction des nouvelles églises, et le P. Sanvitores continua à se réserver la paroisse de

Iles Mariannes.
Histoire.
1671 (suite).

Iles Mariannes.
Histoire.
1671 (suite).

Nigsihan, que la légèreté et la turbulence des habitans rendoient la plus difficile à administrer.

Quoi qu'il en fût, les Mariannais étoient plutôt comprimés par la force que retenus par la conviction. Humiliés d'avoir été vaincus, ils n'observoient que par nécessité les conditions du traité de paix, tandis que, sans cesse excités par Choco, Hørao et leurs makahnas, ils méditoient sourdement des projets de vengeance. Cinq mois se passèrent dans un calme trompeur, jusqu'à ce qu'enfin de nouvelles circonstances vinrent faire encore éclater la révolte.

Diégo Bazan, jeune catéchiste attaché au village d'Apørgøan, où habitoit aussi Kipøha, médiateur de la dernière paix, voyant ce noble Mariannais, avec lequel il étoit lié, déshonorer la religion par son libertinage, lui en fit des reproches, et l'invita à marcher dans de meilleures voies. Malheureusement sous l'empire d'une passion trop forte pour écouter de telles représentations, celui-ci s'en offensa, et résolut de se défaire de l'ami qui n'étoit pour lui qu'un censeur incommode.

Les Mariannais célibataires avoient l'usage, ainsi que nous le dirons ailleurs, de se rassembler dans des maisons communes pour se livrer au plus honteux libertinage avec de jeunes filles qui s'y rendoient de leur côté, du consentement et souvent même d'après les exhortations de leurs mères : ces maisons, nommées *gøma ølitao* [maisons des célibataires], étoient jadis extrêmement répandues; il s'en trouvoit une alors très-renommée à Chøchøgø (pl. 59), village devenu la retraite d'un grand nombre de jeunes débauchés. C'est principalement à eux que s'adressa Kipøha, sûr de trouver là des exécuteurs zélés de ses criminels desseins : deux hommes allèrent en effet, le 31 mars 1672, à la rencontre de Bazan; et après lui avoir parlé quelque temps avec amitié, ils saisirent l'instant où il y pensoit le moins pour le poignarder et le percer de leurs lances.

1672.

A la nouvelle de ce meurtre, le P. Sanvitores envoya sans délai aux autres missionnaires, des avis pour qu'ils se missent sur leurs gardes; et cependant plusieurs d'entre eux, tant à Chøchøgø qu'à Ipao, furent tués dans des embuscades avec une horrible cruauté. Pour lui, s'étant mis en route pour Tømøn le 1.^{er} avril, il y arriva le lendemain. Apprenant là qu'une fille venoit de naître, il s'empessa de se rendre à l'ha-

bitation du père, nommé Matapang, qu'il avoit baptisé autrefois et guéri d'une dangereuse blessure; mais cet homme fougueux avoit abandonné depuis une religion qui ne pouvoit être en harmonie avec ses passions. A la vue du vénérable prêtre, oubliant ses bienfaits, il ne chercha qu'à se défaire d'un témoin de son apostasie et d'un juge incommode; furieux, il l'accabla d'injures et de menaces, refusa d'écouter ses exhortations, et sortit pour engager Hirao, un de ses voisins, à seconder ses projets homicides. Quoique idolâtre, Hirao ne consentit pas sans difficulté à le suivre. En rentrant avec lui, Matapang s'aperçut qu'on venoit de baptiser sa fille, ce qui le mit si fort en colère, qu'il lança plusieurs traits aussitôt à Calangsor, Philippinois, compagnon du P. Sanvitores, qui s'offrit le premier à ses regards et n'esquiva une aussi brusque attaque, que pour tomber sous les coups d'Hirao; celui-ci l'abattit à ses pieds en le frappant de sa *katana* (1). Les meurtriers s'élançèrent alors de concert sur le P. Sanvitores, qui, n'ayant à la main pour toute défense qu'un crucifix, se borna à le leur opposer; sur le point d'être mortellement frappé, il dit à Matapang: *Que Dieu te fasse miséricorde!* et tomba aussitôt sous la katana d'Hirao et la lance de Matapang. Ce dernier se jetant ensuite sur le cadavre, arracha le cilice dont il étoit couvert, écrasa entre deux pierres, en proférant d'abominables blasphèmes, un petit crucifix que le missionnaire portoit à son cou, s'empara d'un grand crucifix d'ivoire que, comme un nouveau Judas, il vendit dans la suite trente sacs de riz, et partagea enfin avec Hirao le reste des dépouilles. Ces vengeances n'assouvirent pas leur rage: pour ravir à ces martyrs les honneurs de la sépulture, ils firent disparaître attentivement jusqu'aux moindres traces du sang répandu sur le sol; et après avoir attaché de grosses pierres aux pieds des deux cadavres, ils les mirent dans une pirogue, et, s'étant éloignés de la côte, les précipitèrent dans les flots.

Cependant les Chochogais, liés d'intérêt avec Matapang et Hirao, cherchèrent à animer, par de nouveaux efforts, leurs compatriotes contre les Espagnols, dans la crainte que ceux-ci ne voulussent tirer vengeance des meurtres récemment commis. En peu de temps tous les peuples de

(1) Sorte de casse-tête tranchant, en pierre.

Iles Mariannes,
Histoire.
1672 (suite).

la portion septentrionale de Goom, alors plus sauvages et plus indocile que les autres, furent sous les armes; ceux de la partie méridionale, plus doux et plus attachés aux missionnaires, résolurent de rester neutres et d'attendre l'événement, qui sans doute auroit pu être funeste aux Espagnols, si un renfort ne leur fût arrivé.

Le galion qui alloit tous les ans de la Nouvelle-Espagne aux Philippines, jeta heureusement l'ancre, le 2 mai, au port d'Omata, et laissa aux colonies un renfort de soldats et de munitions; ce qui n'empêcha pas cependant que des rixes n'eussent lieu encore entre les nouveaux venus et les insulaires; la mort d'un Mariannais et d'une jeune fille, qui fut la suite d'une de ces rixes, excita dans le pays un grand mécontentement. Pour se mettre à l'abri des tentatives des naturels, qui avoient couru aux armes, le gouverneur résolut de bâtir un fort à Agagna; il en poussa les travaux avec activité: mais quelques-uns des travailleurs étant allés chercher du bois sur une montagne voisine, tombèrent dans une embuscade, et ne parvinrent qu'avec peine à s'en dégager.

Ce commencement d'hostilités détermina D. Juan de Santiago à intimider les coupables par quelque coup hardi. Accompagné de vingt soldats, il se porta à Tòmôn, lieu près duquel, ainsi que nous l'avons dit, le P. Sanvitores avoit reçu le martyre: tous les habitans avoient fui à son approche; il se contenta d'y brûler une douzaine de maisons, dont celle de Matapang faisoit partie. Deux routes conduisoient alors d'Agagna à Tòmôn: pour se venger de l'incendie de leurs maisons, les insulaires imaginèrent d'embarrasser l'un de ces chemins avec des abattis d'arbres, et semèrent dans l'autre, plus voisin du rivage, une multitude de pointes d'os empoisonnés. D. Juan ne tarda pas à s'apercevoir du piège, et, pour l'éviter, il ordonna à ses gens d'entrer dans l'eau jusqu'au genou, et de marcher ainsi dans la mer en prolongeant la côte. Un peu déconcertés par cette tactique, les Tòmônais se bornèrent à harceler les Espagnols de dessus les hauteurs; de son côté, Matapang eut la hardiesse de s'avancer vers ceux-ci dans sa pirogue, en les narguant par des chants outrageux: une première décharge de mousqueterie ne l'atteignit point; mais ayant voulu par bravade s'approcher plus près encore, une balle lui perça le bras. Les Espagnols continuèrent leur retraite, malgré les efforts et les

ruses de l'ennemi : néanmoins ils eurent quelques-uns des leurs de blessés; le gouverneur le fut légèrement, et trois de ses soldats moururent de la suite des coups qu'ils avoient reçus. Anigœa, Assan et Tépongan, villages qui s'étoient ligués pour intercepter la marche des Espagnols, voyant leurs tentatives sans succès, vinrent, le 18 mai, implorer leur pardon et demander la paix : elle fut accordée, à condition qu'ils détruiraient chez eux les maisons des *olitaos*.

Iles Mariannes.
Histoire.
1672 (suite).

Cette paix ne fut que partielle, et l'esprit de rébellion continua de régner avec force chez un grand nombre d'habitans. Ces derniers, à la vérité, comprimés par la crainte des armes à feu, avoient cessé leurs attaques directes; mais ils tenoient les Espagnols investis, pour ainsi dire, dans Agagna, et, remplissant les environs de pièges et d'embuscades, gênoient beaucoup les communications des missionnaires.

Tant d'obstacles ne ralentirent pas le zèle pieux du nouveau supérieur de la mission, le P. Solano. Animé par la reconnaissance qu'il croyoit devoir à la mémoire de Kipoha, le premier insulaire qui s'étoit déclaré l'ami des ministres de la foi, il entreprit, mais sans succès, de ramener au bercail un de ses descendans, qui, baptisé et marié selon les rites de l'église, avoit abandonné sa femme pour vivre avec une concubine. Une maladie mortelle vint surprendre le digne P. Solano au milieu de ses travaux apostoliques, et il y succomba le 13 juin, malgré tous les secours qui lui furent prodigués, laissant la direction spirituelle de la colonie au P. Esquerra.

Bravant l'espèce de blocus auquel on étoit soumis, le nouveau supérieur voulut aller fonder un établissement à Fagna (1), bourgade située à côté d'un rocher fameux par la superstition des insulaires. Les naturels acceptèrent avec joie cette proposition; et un terrain ayant été aussitôt désigné, ils se mirent à l'ouvrage pour aider à la construction d'une église.

Sur la demande qu'en avoit faite le P. Sanvitores, en 1669, la reine d'Espagne venoit enfin d'autoriser la fondation, sous son patronage, de deux séminaires aux Mariannes, et d'envoyer ordre au vice-roi de la

(1) Le nom de Fagna, rocher situé près des bords de la mer, dans les environs des îles Peladgi, au Nord-Ouest d'Agat, n'a pas été écrit sur notre carte (pl. 59), parce qu'il nous reste encore quelques doutes sur son gisement exact. (Voyez le § 1.^{er} du chapitre suivant.)

Iles Mariannes.
Histoire.
1672 (suite).

Nouvelle-Espagne de faire parvenir à Gœam un corps armé de 200 Philippinois, un petit vaisseau pour faciliter les communications d'une île à l'autre, et généralement tout ce qui pouvoit être utile à la mission. Ces ordres furent transmis au gouverneur des Philippines, qui, sous divers prétextes, refusa les 200 Philippinois; mais ne pouvant se dispenser d'envoyer le vaisseau pour lequel il avoit reçu des fonds, il se contenta de fournir une chaloupe non pontée, sans mâts et sans voiles, aussi incommode que peu convenable au service pour lequel elle étoit destinée.

1673.

Ce léger secours arriva le 22 mai 1673 sur le navire *le Sant-Antonio*, à bord duquel D. Durand de Montfort se trouvoit comme passager : ce général fit aux missionnaires un cadeau précieux en leur laissant un cheval pour la commodité de leurs voyages. La surprise que causa l'arrivée de cet animal s'étendit à toutes les îles ; de toute part les insulaires accoururent pour le voir ; la grandeur et la noblesse de sa taille, son hennissement, ses bonds subits, ses ruades et sa vitesse à la course, excitèrent en eux l'admiration et la terreur. Prenant son mors pour sa nourriture, ils ne pouvoient comprendre qu'il mâchât et digérât du fer. Plusieurs s'en approchoient, lui parloient comme s'il eût pu les comprendre, le flattoient, et lui faisoient des présens de cocos et d'autres fruits pour qu'il leur permît d'arracher quelques crins de sa longue queue : c'étoit un ornement que les *olitaos* sur-tout recherchoient pour parer leurs *tinas* (1), bâtons peints et garnis par le haut de filamens de plantes et de rubans en feuilles de palmier, analogues au *phallus* de l'antique paganisme, et qu'ils portoient dans leurs fêtes comme un symbole de leurs débauches.

Fatigués d'être toujours sur leurs gardes pour surprendre les Espagnols ou se défendre de leurs attaques, les insulaires dissidens vinrent d'eux-mêmes offrir leur soumission, apportant, non des écailles de tortues, selon leur usage, mais leurs enfans, qu'ils prièrent les missionnaires de baptiser. Les conditions qu'on leur imposa furent simples et faciles à suivre, et l'on vit enfin la tranquillité renaître dans ce beau pays. Le P. Esquerra et les autres missionnaires profitèrent de ces momens de paix pour travailler

(1) Le P. le Gobien dit *tunas* ou plutôt *tonas*, mot qui offre une idée toute différente.

à ramener dans le sein de l'église plusieurs néophytes qui, encore mal affermis dans la foi, s'étoient laissés aller aux sollicitations des idolâtres; à encourager ceux qui y avoient résisté, baptiser les enfans, enfin visiter l'île Gœam dans ses divers quartiers, pour y abolir les usages superstitieux et les remplacer par de saintes pratiques.

Au commencement de l'année 1674, le P. Esquerra alla visiter la nouvelle mission de Fœgna et le village d'Hati (1), pour y développer et y expliquer la doctrine chrétienne. A son retour, il rencontra, le 2 février, une femme dans un état déplorable, qui, souffrant depuis plusieurs jours les douleurs de l'enfantement, étoit sur le point de périr; cette infortunée lui demanda le sacrement de l'extrême onction: il alloit le lui administrer, lorsque quatre Mariannais s'y opposèrent, persuadés que l'huile sainte ôtoit la vie. Esquerra voulut leur prouver le contraire; mais sans l'écouter, ils appelèrent leurs amis et fondirent ensemble sur le missionnaire et les six catéchistes qui l'accompagnoient. Deux de ces derniers tombèrent bientôt sous les coups de la multitude accourue aux cris; deux autres prirent la fuite: poursuivis par les insulaires, l'un de ceux-ci ne tarda pas à devenir aussi une de leurs victimes; l'autre, Francisco Gonzalez, se cacha dans les broussailles, et l'on ne put le découvrir. Le P. Esquerra, ainsi que les deux compagnons qui restoient près de lui, voyant approcher l'instant du martyre, se préparèrent à la mort, et ne tardèrent pas à être accablés sous une grêle de pierres et de traits. Pendant que les furieux s'acharnoient sur le corps du vénérable ecclésiastique, la dernière personne qui l'accompagnoit se sauva dans les montagnes voisines; mais les meurtriers s'en étant aperçus, se mirent à sa poursuite, et la traquèrent bientôt comme une bête fauve.

Après avoir traversé d'affreux précipices, et parcouru un espace de deux lieues, Francisco Gonzalez, se croyant en sûreté, se rapprocha du rivage; malheureusement il y rencontra un des meurtriers, qui, l'ayant aperçu, le frappa de ses armes et le laissa pour mort. Horriblement blessé, Gonzalez eut cependant encore assez de force pour se traîner jusqu'à un village ami: là il reçut les premiers secours, et

(1) Village situé au Nord, et à un mille seulement d'Omats. (Voyez le chap. suiv., § 1.)

Iles Mariannes.

Histoire.

1673 (suite).

1674.

Iles Mariannes. après quelques instans de repos, il fut conduit à Agagna, où il raconta
 Histoire. cette triste aventure.

1674 (suite).

La perte d'un aussi infatigable et zélé directeur fut vivement sentie par les missionnaires. Ils espéroient à la vérité de recevoir bientôt quelques secours; mais, le 6 juin, le vaisseau *Nuestra Señora del Buen Socorro*, qui les apportoit, étant parvenu en vue d'Agagna, n'eut pas plutôt envoyé sa chaloupe à terre avec une petite partie des objets dont il étoit chargé, qu'un vent violent l'entraîna loin des Mariannes, et le força de continuer sa route vers les Philippines. Ainsi fut emmené bien malgré lui le P. Bazilio, qui, devenu supérieur de la mission à la mort du P. Esquerra, s'étoit rendu à bord pour recevoir les ecclésiastiques qui venoient d'arriver. Ce contre-temps laissa à Goam les bons pères dans une disette extrême de bien des choses indispensables aux besoins de la vie.

Cependant ils s'estimèrent heureux que le capitaine D. Damian de Esplana, le nouveau gouverneur, eût pu descendre à terre. Cet officier actif et valeureux se mit à la tête des soldats; et pour les tirer de l'oisiveté dans laquelle il craignoit de les voir croupir, il les occupa au défrichement d'une forêt voisine, où les Mariannais, en temps de guerre, venoient souvent s'embusquer. Ceux-ci, inquiets d'une opération dont ils ne devinoient pas le but, et poussés peut-être aussi par leur inconstance et leur légèreté ordinaires, parurent s'ennuyer de la paix, et recommencèrent à dresser des embûches aux Espagnols. D. Damian, après avoir inutilement fait sommer les délinquans d'observer les traités, prit la résolution de les intimider par la destruction complète de Chöchogã, lieu presque inaccessible, où se retiroient tous les débauchés et les séditieux de Goam. Il partit, en conséquence, d'Agagna dans la nuit du 26 juillet, avec une troupe de 30 hommes choisis. Après une marche laborieuse, ses gens et lui entrèrent dans le seul défilé qui pût conduire à ce village, et que dominant de tous côtés des hauteurs dont l'ennemi s'étoit emparé: à peine s'y furent-ils engagés, qu'on les assaillit d'une grêle de traits et de pierres, à laquelle ils répondirent par une décharge de mousqueterie; mais les soldats tirant de bas en haut, et combattant d'ailleurs dans un espace resserré où ils se gênoient les uns les autres, ne savoient comment se dérober aux coups qui tomboient constamment sur eux, quand le P. Alonzo

Lopès, après avoir imploré le secours du ciel, les excita par son exemple à gravir les rochers. Effrayés autant que surpris de cette résolution intrépide, les barbares prirent la fuite, et abandonnèrent Chöchogô aux assaillans, qui le réduisirent en cendres.

Iles Mariannes.
Histoire.
1674 (suite).

Revenu à Agagna, et sans laisser aux Mariannais le temps de se reconnoître, D. Damian fit une excursion du côté de Fagna, où l'esprit de révolte commençoit à fermenter encore : il brûla quelques villages mutins qui avoient refusé de se soumettre ; dans le nombre on compta ceux de Polopô, Saga, Sidia, Hati, et deux autres de moindre importance des environs. Abattus par ces exécutions cruelles, mais qu'on jugeoit nécessaires, portés d'ailleurs à la soumission par Agôarin, un de leurs chefs, et l'un des plus nobles et des plus fidèles amis des Espagnols, ils demandèrent et obtinrent de nouveau la paix. Elle fut consacrée à établir à Agagna deux nouvelles écoles pour les enfans des deux sexes, à finir une église commencée à Ritidian, et à en construire une nouvelle à Taragay.

Ces établissemens propagèrent la foi dans la partie septentrionale de l'île, plus rapidement qu'on n'avoit eu lieu de l'espérer ; le zèle religieux s'alluma même à un tel point dans les bourgades de Ritidian et de Taragay, qu'il y eut des défis à qui répondroit le mieux, dans des conférences publiques, sur des matières religieuses : ces conférences avoient lieu alternativement dans l'un de ces villages où se rendoient processionnellement, en chantant des cantiques et couronnés de fleurs, les garçons et les filles de l'autre village. Les missionnaires, juges de cette lutte mystique, décernoient les prix à ceux qui avoient le mieux répondu. Ces exercices, et l'espèce de pompe dont on avoit soin de les entourer, attirèrent tant de monde, et rallumèrent tellement l'amour de la religion dans cette portion de l'île, qu'on résolut d'en établir de semblables dans les autres paroisses.

1675.

D. Damian de Esplana, à qui on étoit redevable de ces succès, ne put, à cause d'une nouvelle sédition dont Gôam fut encore le théâtre, continuer l'exécution du projet qu'il avoit formé de passer aux autres îles.

Les Chöchogais, et quelques villages des montagnes voisines, complotèrent de massacrer les religieux et le peu d'Espagnols qui devoient rester après le départ du gouverneur. Malheureusement pour les rebelles, ce projet fut découvert par des avis secrets, et sur-tout par le meurtre

Iles Mariannes.
Histoire.
1675 (suite).

trop précipité qu'ils firent d'un chrétien mariannais qui s'étoit toujours montré ami des Espagnols. On marcha contre les conjurés; et l'un de leurs principaux chefs ayant été tué à la première décharge, le reste prit la fuite, et abandonna aux Espagnols un poste qui eût été imprenable s'il eût été bien défendu. Plusieurs autres séditions furent arrêtés et punis; en sorte que rien ne s'opposa à ce que l'on conclût une paix solide avec ces montagnards, qui jusqu'alors s'étoient montrés si indociles et si opposés aux missionnaires.

Ces succès, en multipliant le nombre des fidèles, forcèrent aussi à bâtir des églises plus vastes; à Ritidian, on établit même des séminaires pour l'instruction de la jeunesse, et l'on en confia la direction à trois missionnaires nouvellement arrivés à Omata, avec le supérieur de la mission et un renfort de 20 soldats, sur le galion *le Santelmo*.

Peu s'en fallut que des établissemens si brillans ne fussent détruits dès leur naissance par les *olitaos*. En effet, vers la fin de 1675, douze de ces libertins s'introduisirent dans le séminaire des filles de Ritidian, et y commirent les plus grands excès. Le frère Dias, qui en étoit le directeur, instruit de ce scandale, se transporta sur les lieux avec le sous-lieutenant D. Isidorò de Léon; mais, loin de pouvoir ramener les coupables à la raison, ils furent l'un et l'autre massacrés par eux. Dans leur délire, les *olitaos* courent à l'église, la dévastent, en pillent et en emportent les ornemens et les vases sacrés, tuent un Espagnol qui vouloit leur résister, et mettent le comble à leurs crimes par l'incendie de l'église, du presbytère, et des deux séminaires de ce village. Les habitans de Taragay, guidés par le fidèle Monsongsog, accoururent à Ritidian à dessein de se saisir des coupables, et de les punir de leur sacrilège; mais ceux-ci s'étoient hâtés de partir pour l'île Rota, asile nouveau de tous les rebelles.

1676.

A ces troubles, qui réveillèrent parmi les naturels l'esprit d'insurrection et de désordre, se joignit la triste situation des missionnaires eux-mêmes, privés des choses les plus utiles à la vie. Leur supérieur, Antonio Maria de San-Bazilio, se vit obligé de faire un marché avec le Goamois Kémado, pour qu'il lui fournît une certaine quantité de nika, sorte d'igname qui se mange ici en guise de pain. Ne le voyant pas arriver au jour marqué, quoiqu'il en eût payé d'avance le prix, il se rendit, le 5 janvier

1676, au village d'Opi, où demeuroit cet homme, et y passa la nuit. Le lendemain Kémado, avec une insigne mauvaise foi, apporta des racines à demi gâtées; et comme le P. Bazilio, après lui en avoir fait l'observation, se baissoit pour les compter, le perfide Mariannais l'assomma sur la place. Les chrétiens les plus zélés de Taragay accoururent encore pour venger ce meurtre; mais Kémado ayant pris la fuite, ils se contentèrent de brûler sa maison et d'emporter le corps du missionnaire, pour lui rendre les honneurs de la sépulture.

Ces tristes événemens, au commencement de l'année, furent comme l'annonce des contrariétés qui suivirent. En effet, les insulaires, devenus de jour en jour plus entreprenans, insultoient les missionnaires, et en blessèrent quelques-uns; le petit navire enfin qui servoit à contenir les Mariannais du Nord dans le respect, étant en mer avec le P. Gayozo et une partie de la garnison, fut emporté par un coup de vent jusqu'aux Philippines, où il se brisa. Le gouverneur de Gœam, alarmé de la fâcheuse situation des choses, et craignant de ne pouvoir, avec le peu de soldats qui lui restoient, faire face aux attaques dont on étoit journellement menacé, desiroit vivement l'arrivée de son successeur: elle eut lieu le 10 juin suivant, sur un navire d'Acapulco aux ordres du capitaine D. Antonio Nietta, qui laissa en outre aux Mariannes un foible renfort de 14 soldats. D. Francisco d'Irrisari y Vivar, investi du suprême commandement, ne manquoit pas d'expérience; mais, n'ayant point assez de fermeté, loin de relever les affaires des Espagnols, il ne fit souvent qu'enhardir les rebelles par sa douceur et ses ménagemens.

Dans le dessein de mieux faire sentir aux naturels l'importance du sacrement de mariage, les missionnaires eurent l'idée de célébrer à Oroté, avec tout l'appareil possible, l'union d'un Espagnol et d'une fille chrétienne de ce village. Mais au moment convenu pour la solennité, le père de la future vint y mettre des entraves par une opposition opiniâtre. Il s'étoit engagé, selon la coutume, à vendre aux olitaos les prémices de cette jeune personne. Le P. Sebastian de Mauroy, pensant qu'il regrettoit le prix de ce honteux marché, lui offrit un dédommagement capable de contenter son avarice; rien ne put lui faire entendre raison; exaspéré même par les contrariétés qu'on lui faisoit éprouver, et soutenu de

Des Mariannes.

Histoire.

1676 (suite).

Iles Mariannes.
Histoire.
1676 (suite).

quelques amis, il tenta de se porter aux derniers excès contre le missionnaire et le futur époux : mais le gouverneur, de retour d'une expédition, arriva à temps pour rétablir la tranquillité ; les habitans témoignèrent même aux Espagnols des dispositions pacifiques, quand un soldat qui s'étoit un peu écarté de ses camarades, ayant été tué par quelques récalcitrons, le gouverneur en fut si courroucé qu'il fit pendre aussitôt le père de la mariée. Ce châtiment irrita vivement les naturels : Agøarin, l'un de leurs chefs les plus considérables, poussé par l'esprit de vengeance, forma une ligue dans laquelle entrèrent les villages de Talisay, Oroté, Sòmaye, Agofan, Føgna et Tépøngan, et dont le but étoit de massacrer les Espagnols, et de s'affranchir de leur joug.

Le 20 août, jour de S.^{te} Rose, patronne de la paroisse de Tépøngan, les conjurés se rendirent en grand nombre dans ce village ; on n'en conçut d'abord aucune inquiétude, puisque les fêtes de ce genre attiroient toujours un concours considérable d'insulaires. Agøarin cependant avoit recommandé à ses affidés d'agir avec beaucoup de dissimulation et de prudence, et même d'assister avec un respect apparent aux exercices religieux, jusqu'à ce qu'ils reçussent d'un chef aposté à cet effet le signal d'agir : craignant néanmoins que les Espagnols ne fussent trop nombreux à Tépøngan, il imagina de détacher quelques personnes pour aller incendier l'église et les deux séminaires d'Hilahan (1). Ainsi qu'il l'avoit prévu, la plupart des soldats de la garnison coururent au feu : croyant dès-lors la forteresse d'Agagna abandonnée, il s'avança pour s'en rendre maître ; heureusement la ferme contenance du peu d'hommes qui y étoient restés l'obligea de se retirer. Ces deux événemens donnèrent l'éveil au gouverneur, et lui firent craindre que les Mariannais qui s'étoient réunis en foule à Tépøngan n'eussent des projets hostiles ; il s'y rendit, en conséquence, avec une escorte respectable : sa présence inopinée imposa aux conjurés, sans leur faire abandonner leurs projets.

Peu de temps après, le P. Sebastian de Mauroy, et les soldats qui ré-

(1) Le Gobien dit *Ayran* et non pas *Hilahan*, ce qui je pense est à tort. Au reste, par le changement, qui est familier aux Mariannes, de *r* en *l*, le premier de ces mots deviendrait *Aylan*, et ne différeroit plus alors de l'autre que par une nuance de prononciation dont on y voit de fréquens exemples.

sidoient avec lui au village de Somaye (1), ayant été vivement assaillis par les barbares, cherchèrent, pour leur sûreté, à se replier sur Agagna : la multitude les enveloppa au sortir de ce village ; mais, repoussée d'abord par une décharge de mousqueterie, elle eut recours à la trahison. Chéref, Mariannais puissant, qui s'étoit montré jusqu'alors dévoué aux Espagnols, sort des rangs, adresse des reproches à ses compatriotes, et persuade au missionnaire, avec de feintes démonstrations d'amitié, de se laisser conduire par mer à Agagna : mais le perfide Gœamois n'a pas plutôt reçu dans sa pirogue le P. de Mauroy et ses sept compagnons, qu'il s'éloigne un peu du rivage, fait chavirer sa barque, et armé d'un mousquet dont il s'étoit emparé, cherche à assommer les malheureux Européens qui, ayant leurs fusils et leur poudre mouillés, restoient absolument sans défense : vainement tâchèrent-ils de sauver leur vie en regagnant le rivage ; de nombreux insulaires qui s'y trouvoient les massacrèrent avec la dernière barbarie (2) ; puis, afin que rien ne manquât à leur féroce triomphe, ils retournèrent à Oroté en poussant des cris de victoire, et y détruisirent l'église et les deux séminaires que les missionnaires y avoient établis.

Agœarin et ses partisans s'empressèrent de répandre la nouvelle de cet événement ; il parcourut lui-même toute l'île pour exciter la population à frapper le coup décisif. Plusieurs chefs cependant refusèrent de prendre part à la révolte : mais nul ne se montra plus fidèle à la foi jurée que D. Antonio Ayihi, qui, les armes à la main, empêcha les séditions de passer sur son territoire ; ce respectable Mariannais donna souvent connoissance aux gouverneurs des mouvemens de ces hommes exaltés, et fournit, autant qu'il fut en lui, des vivres à la garnison espagnole. Averti qu'Agœarin méditoit une attaque contre la forteresse d'Agagna, D. Irrisari en fit réparer et consolider l'enceinte : cette mesure ralentit l'ardeur du premier corps ennemi qui parut devant la place ; il attendit dans l'inaction l'arrivée d'Agœarin, qui s'y montra en personne, le 15 octobre, avec son armée. L'attaque commença par une grêle de pierres et de traits ; mais

Iles Mariannes.
Histoire.
1676 (suite).

(1) Sur la presqu'île Oroté.

(2) Les Espagnols plantèrent, peu de temps après, une croix au lieu de ce massacre ; et une forteresse ayant été bâtie plus tard sur le même théâtre, on lui donna par ce motif le nom de *Santa-Cruz*.

Iles Mariannes. les assiégés ayant choisi un instant favorable, firent une sortie qui obligea
 Histoire. les insulaires à prendre la fuite : ralliés par Agoarin, ils reparurent le
 1676 (suite). jour suivant. Le gouverneur, qui vouloit les surprendre, ordonna à ses
 gens de rester immobiles et sans faire de bruit derrière les batteries : ce
 profond silence déconcerta les assaillans, qui, redoutant de donner dans
 un piège, se retirèrent sans rien entreprendre. Agoarin envoya à la nuit
 un détachement de ses gens, dont quelques-uns eurent assez d'audace
 pour escalader les retranchemens : ils y virent les sentinelles endormies ;
 mais au lieu de faire main-basse sur elles, et d'avertir au plus vite leurs
 compagnons, ils se bornèrent à arracher quelques pieux des palissades,
 qu'ils emportèrent comme des trophées de leur bravoure, laissant ainsi
 aux Espagnols le temps de réparer le foible dégât causé par leur négli-
 gence, et de se mettre mieux en garde.

Agoarin, jugeant que le moment opportun d'agir avoit été manqué,
 prit le parti d'attendre de nouveaux renforts, et, bloquant ainsi les Es-
 pagnols, de les réduire par la famine, s'il ne pouvoit les vaincre par la
 force. Enfin, après six mois de persévérance, les insurgés mariannais,
 convaincus de l'impuissance de leurs efforts et découragés par les échecs
 journaliers qu'ils essayoient, se décidèrent à battre en retraite. D. Irrisari
 pensa sérieusement alors à consolider ses moyens de défense ; il voulut
 même qu'on travaillât sans relâche à reconstruire en pierre l'église d'Ag-
 gna, ainsi que les principales maisons de la ville, afin qu'à l'avenir on
 pût y vivre avec plus de sécurité.

1678.

Le 18 juin 1678, D. Juan de Vargas Hurtado, qui alloit du Mexique
 aux Philippines pour en prendre le gouvernement, toucha à Gøam, et y
 laissa, par ordre du roi, trente nouveaux soldats, et pour gouverneur
 D. Juan de Salas. Celui-ci, voulant, sans perdre de temps, marcher à
 la poursuite des rebelles, partit d'Agagna le 27 juin, et se dirigea d'abord
 vers Taragay, dont il châtia les habitans ; portant ensuite ses forces
 sur Apotø, où étoit la demeure d'Agoarin, il saccagea et brûla encore cette
 bourgade, malgré les efforts des mutins qui s'y étoient retirés : bientôt
 après, les villages de Føgna, Tipalao, Oroté, Sømaye, Talefac, Agfayan,
 Paikpøk et Tarofofø, ainsi qu'un petit nombre d'autres de moindre
 importance, subirent le même sort.

Les maisons de débauche étoient un grand obstacle à la conversion des insulaires au christianisme; les *olitaos* y vivoient en effet dans la plus horrible dissolution. D. Juan résolut de détruire ces foyers de désordre, et y travailla avec succès. Deux des principaux chefs du pays, Antonio Ayihi et Alonso Soon, le secondèrent efficacement par leur prudence et par leur courage. L'extrême inégalité du nombre, l'âpreté des chemins, les pièges des insulaires, les nuées de traits et de pierres auxquelles les Espagnols étoient en butte, ne laissoient pas de rendre l'entreprise extrêmement périlleuse; toutefois la discipline, la supériorité des armes et de la tactique militaire, parvinrent à vaincre tous les obstacles: on tua, dans divers engagements, un nombre considérable de *Goomois*; d'autres, au désespoir, se détruisirent eux-mêmes ou se sauvèrent à Rota; et le reste des insurgés, hors d'état désormais de soutenir la lutte, demandèrent la paix et se remirent à la discrétion du vainqueur. Ainsi les Espagnols recouvrèrent enfin une tranquillité dont ils étoient privés depuis trois ans.

D. José de Quiroga y Lozada, d'une illustre famille de Galice, après avoir, comme S. Ignace de Loyola, passé une partie de sa vie au service, résolut ensuite, comme lui aussi, de se livrer aux pratiques les plus austères de la religion. Néanmoins, lorsqu'il apprit les circonstances du martyre du P. Sanvitores, il se sentit animé d'un nouveau zèle; et pensant qu'il pourroit être utile à la mission des Mariannes, il abandonna l'habit et la vie d'ermite, et quitta l'Espagne pour se rendre à *Goom*, où il arriva dans le mois de juin de l'année 1679.

Des affaires de famille appelant impérieusement alors D. Juan de Salas dans sa patrie, il n'hésita pas à résigner son emploi de gouverneur à D. Quiroga: mais, contre son attente, il eut beaucoup de peine à le lui faire accepter; celui-ci ne consentit même à en remplir momentanément les fonctions qu'à condition que le roi d'Espagne seroit prié de pourvoir sans délai à son remplacement.

Cet objet fixé, le nouveau gouverneur prit possession de sa charge le 5 juin 1680, et commença par mettre en vigueur divers réglemens adressés par Sa Majesté aux commandans des Mariannes, dans le but d'y faire régner la justice et une sage industrie. Ces ordonnances con-

les Mariannes.
Histoire.
1678 (suite).

1679.

1680.

Iles Mariannes,
Histoire.
1680 (suite).

tiennent, il est vrai, quelques dispositions sévères, mais c'est autant contre les colons que contre les indigènes qui troubleroient l'harmonie : elles tendent à prévenir les excès en tout genre, et particulièrement ceux qui résultent de l'indiscipline et des passions des soldats; elles règlent les mesures à prendre pour réparer les ravages produits par les élémens, et veulent enfin qu'on favorise l'introduction des arts mécaniques, pourvoyeurs puissans des nécessités de la vie, et véhicules favorables de la civilisation, qui adoucit les aspérités dont est parsemée la carrière de l'espèce humaine.

D. Quiroga, comme ses prédécesseurs, eut à sévir contre quelques hommes turbulens, qui s'étoient réunis à Machaoté; heureusement tout étant bientôt rentré dans l'ordre, il parvint à s'acquérir, par sa conduite sage et mesurée, une grande autorité parmi les insulaires.

Toutefois, l'éloignement où les maisons mariannaises étoient l'une de l'autre, et la multitude de petits villages répandus çà et là sur les montagnes, souvent dans des lieux d'un fort difficile accès, ne permettoient qu'avec peine aux missionnaires de rassembler les habitans pour leur communiquer l'instruction religieuse. Quiroga remédia à cet inconvénient en divisant l'île Gøam en six districts, dont trois au Nord et trois au Midi; on en forma un septième l'année suivante au centre de l'île. Chaque district fut composé d'une grosse bourgade, où l'on bâtit une église, de plusieurs petits villages voisins, et des maisons disséminées dans les intervalles. Cette mesure, contre laquelle on avoit craint d'abord de rencontrer beaucoup d'opposition, réussit cependant. Il est vrai qu'un très-fort ouragan, qui eut lieu les 11 et 12 novembre, fit tant de ravage et renversa un si grand nombre d'édifices, qu'il ne fut pas difficile de persuader aux insulaires de quitter d'anciennes demeures ruinées pour venir habiter les lieux qu'on leur avoit désignés. Indépendamment de ces travaux, et du tracé de plusieurs chemins qu'on ouvrit dans des endroits jusque là presque inaccessibles, on acheva les églises commencées à Pago, Inapsan, Omata, Agat, &c., et l'on assigna à ces villages des officiers particuliers et des hommes de justice.

A dater de cette époque, la ferveur se développa parmi les nouveaux convertis. Les vieillards, qui jusqu'alors avoient négligé d'apprendre la

doctrine chétienne, s'y appliquèrent avec non moins d'ardeur que les enfans. Au lieu de chansons profanes et impures, on n'entendoit chanter de tout côté que des cantiques spirituels. L'ordre le plus parfait ayant été établi dans l'île entière, les jeudis furent particulièrement destinés à l'instruction et à la conversion des *olitaos*, qui continuoient de corrompre la jeunesse en l'entretenant dans le libertinage. Les chefs les plus accrédités de l'île favorisoient ces entreprises, qui firent concevoir pour l'avenir de grandes espérances; enfin le nombre des fidèles augmentant sans cesse, les missionnaires eurent lieu d'être satisfaits du résultat de leurs travaux.

Iles Mariannes.
Histoire.
1680 (suite).

Une chose cependant les chagrinoit; c'étoit de voir que Rota servît toujours de retraite et d'asyle aux séditeux, dont les émissaires, venant de temps à autre à *Gøam*, ne laissoient pas d'y fomenter l'esprit de révolte. Les meurtriers des missionnaires et les auteurs des derniers troubles ayant trouvé l'impunité sur cette petite île, ne cessoient d'engager leurs partisans à prendre les armes contre les Espagnols.

Ce fut à la source du mal que le gouverneur résolut d'appliquer le remède; il s'embarqua donc, et passa à Rota avec une partie de ses troupes. Les habitans, d'abord effrayés, furent rassurés bientôt par l'assurance qu'il leur donna de n'en vouloir qu'aux meurtriers et aux chefs des rebelles. Les insulaires affectionnés aux Espagnols ayant indiqué les lieux où se cachoient les coupables, un grand nombre furent pris et punis avec la rigueur que méritoient leurs crimes: *Agøarin* se trouva du nombre; quant à *Matapang*, blessé et arrêté par les habitans de Rota eux-mêmes, il ne put être remis vivant entre les mains des Espagnols.

Après une absence de dix jours, D. Quiroga revint à *Gøam*, ramenant avec lui plus de cent cinquante personnes que la peur en avoit chassées. Cette expédition augmenta la réputation de ses armes et affermit la paix. Un accident pensa néanmoins devoir la troubler encore; ce fut l'incendie de l'église d'*Inapsan*, qui eut lieu au commencement de 1681. On ne put savoir quel étoit l'auteur d'un tel attentat; mais les habitans du village, prévoyant les recherches qui auroient lieu, se sauvèrent à Rota, d'où, quoiqu'on les rappelât, ils n'osèrent pas revenir; le gouverneur fut donc encore obligé de se rendre en personne sur cette île. Après un léger

1681.

Iles Mariannes.
Histoire.
1681 (suite).

engagement, qui mit les habitans en fuite, il brûla le village où étoient les fugitifs, ainsi que plusieurs de leurs embarcations, et repassa à Goom. A peine délivrés de cette crainte, les séditieux firent, par esprit de vengeance, des excursions sur les terres des amis des Espagnols, qu'ils ravagèrent, en y massacrant quelques personnes. Quiroga, irrité, alla promptement à Rota, et parvint, après beaucoup de fatigues et de difficultés, à réduire ces barbares, dont les plus opiniâtres furent tués et le reste mis en déroute.

A peine l'expédition étoit de retour à Goom, quand le vaisseau qui portoit le remplaçant du gouverneur D. Juan de Salas, mouilla à Omata : il se nommoit D. Antonio de Saravia. Contre l'usage établi jusqu'à ce jour, il tenoit du roi lui-même sa commission de gouverneur général des Mariannes et des îles adjacentes, tandis que précédemment c'étoit le vice-roi du Mexique qui en avoit seul signé les brevets. Dès qu'il fut entré en fonctions, le nouveau gouverneur occupa ses soldats à construire à Agagna une forteresse capable de mettre la ville à couvert de toute surprise ; il perfectionna aussi le mode d'administration de l'île, en nommant, pour principaux officiers de chaque bourgade, ceux des chefs mariannais qui s'étoient montrés jusqu'alors plus attachés et plus affectionnés aux Espagnols. Antonio Ayihi, qui s'étoit sur-tout signalé à cet égard, fut mis en quelque sorte à la tête de sa nation, en recevant le titre de maréchal de camp des armées du roi, qui lui fut conféré.

Après leur conversion, un grand nombre des principaux Mariannais avoient demandé par leurs députés, au vice-roi du Mexique et au gouverneur des Philippines, la protection du roi d'Espagne : quoiqu'elle leur eût été alors accordée, D. Saravia jugea devoir faire confirmer cette suzeraineté par un acte encore plus authentique. Dans une assemblée générale, convoquée le 8 septembre, et à laquelle furent réunis tous les notables du pays et une multitude considérable de peuple, un nouveau serment de fidélité fut prêté au monarque des Espagnes et des Indes. Le procès-verbal, signé de chacun des contractans, fut scellé du sceau de la colonie. Cette cérémonie terminée, le gouverneur traita splendidement tous les chefs qui y avoient pris part, et fit de grandes largesses au peuple.

Les Mariannais, à partir de cette époque, entrèrent avec moins de ré-

sistance dans les mœurs et les usages des Espagnols : on les habitua à se vêtir, à semer le maïs, à en faire une espèce de pain ou de galette, et à manger de la viande; des artisans, ayant été envoyés dans les villages, leur montrèrent aussi à filer, à faire la toile, coudre, tanner les peaux et les cuirs, forger le fer, tailler les pierres, bâtir à la manière d'Europe, &c. Les enfans, élevés dans les séminaires, furent bientôt habiles dans toutes ces professions, et servirent plus tard de maîtres à leurs compatriotes. Là, on leur enseignoit en outre à lire et écrire, à chanter, à jouer du violon et de la basse, instrumens que la plupart même savoient fabriquer avec beaucoup d'adresse. Les jeunes filles, instruites également dans les travaux de leur sexe, devinrent sur-tout remarquables par leur chasteté et leur modestie. Les mœurs des femmes mariées ne furent pas moins édifiantes.

Un changement si extraordinaire chez tous les habitans de l'île, la docilité qu'ils montraient et leur soumission, laissèrent le temps aux missionnaires, toujours avides de nouveaux travaux, de voler à la conversion des Indiens qui peuploient les îles situées au Nord de Goam, qu'ils avoient été forcés d'abandonner à cause des troubles. Le P. Commans partit en conséquence, visita d'abord Rota avec succès, puis continua son voyage avec les officiers qui lui avoient été adjoints : mais le gouverneur, jugeant plus tard devoir faire le voyage lui-même, pour être plus à portée d'aplanir les difficultés qui surviendroient, il s'embarqua et emmena D. Quiroga avec lui. Malheureusement un fort coup de vent les obligea de chercher un refuge à Rota; et D. Saravia, d'une santé déjà affoiblie, ne pouvant résister à ces nouvelles fatigues, succomba après quatre jours de maladie, le 3 novembre 1683.

D. Damian de Esplana, qui déjà avoit régi une fois les Mariannes, venoit d'arriver de Manille à Agagna, avec le titre de gouverneur, et un secours considérable en troupes et en munitions : à la mort de D. Saravia, il se mit naturellement à la tête des affaires; et poursuivant les plans de son prédécesseur, il expédia, le 22 mars 1684, pour les îles du Nord, D. Quiroga, à la tête d'une petite escadre composée d'une corvette à trois mâts et d'une vingtaine de pros; un supplément de vingt autres pirogues fut pris en passant à Rota. Parvenu, le 13 avril, devant

Iles Mariannes.
Histoire.
1681 (suite).

1683.

1684.

Iles Mariannes.
Histoire.
1684 (suite).

Tinian, les chefs de cette île s'assemblèrent en tumulte, et leur foiblesse ne leur permettant pas de résister, ils se firent un mérite de la soumission. Selon eux, les actes d'hostilité auxquels ils s'étoient livrés étoient uniquement dus aux perfides suggestions des Saypanais, et non à leur haine contre les Espagnols, avec lesquels au contraire ils desiroient vivre en bonne intelligence. Quiroga n'ayant point d'autre but que de voir la tranquillité solidement établie, écouta les propositions qui lui furent faites par un insulaire, l'un des plus fidèles amis des Espagnols, et la paix fut aussitôt conclue. Comme preuve de dévouement et de bonne foi, les Tinianais offrirent de joindre un certain nombre de pros à la flotte de Quiroga, proposition qui fut acceptée avec joie.

Cette armée formidable ne tarda pas à paroître devant Saypan, et d'entrer dans le port. Les naturels firent de grands efforts pour empêcher le débarquement; mais l'intrépide commandant, soutenu par un feu bien nourri de mousqueterie, étant sauté à terre le pistolet à la main, et ayant tué un des principaux ennemis, le désordre se mit parmi les Indiens, qui s'enfuirent épouvantés. Après cette victoire, les Espagnols brûlèrent plusieurs bourgades, et particulièrement Arayao (1), où demouroit Radahao, l'un des chefs les plus acharnés contre eux: celui-ci, ne pouvant résister à des forces aussi redoutables, se sauva aux îles Gani (2); les autres insulaires se soumirent. Dès-lors Quiroga se détermina à rendre Saypan le centre de ses opérations futures, et à y bâtir un fort. Pour poursuivre enfin la conquête du reste de l'archipel, il fit remettre en mer une partie de son escadrille; mais les habitans des îles où l'on aborda ayant entendu parler des succès récents des Espagnols, se rendirent sans coup férir.

Tout alors paroissoit tranquille dans le gouvernement des Mariannes, et déjà le zèle des missionnaires se proposoit de nouvelles découvertes au Sud de ces îles, quand l'infidélité et la révolte des Gœamois les obli-

(1) Nous n'avons pu connoître la position exacte de ce village saypanais, ni par conséquent le marquer sur notre carte; il n'est pas douteux cependant que son gisement ne fût sur la côte orientale de l'île.

(2) On appeloit collectivement autrefois du nom de *Gani*, toutes les îles mariannaises qui sont au Nord de Saypan.

gèrent à tout suspendre. L'assujettissement des îles Gani fut une des principales causes de ces troubles : quelques chefs de Gœam, en effet, ne supportoient qu'avec peine l'ordre de choses qu'on venoit d'établir; néanmoins ils prenoient patience, dans l'espoir qu'une occasion favorable leur permettroit un jour de s'affranchir d'une telle servitude. En leur enlevant les îles Gani, c'étoit leur fermer le plus facile point de retraite qu'ils eussent en cas d'échec. Ces pensées agitèrent les esprits : mais personne ne porta avec plus d'ardeur ses compatriotes à secouer le joug que D. Antonio Djoda (1), chef du village d'Apørgœan; selon lui, l'absence de la plus grande partie des troupes espagnoles garantissoit la réussite d'une si noble entreprise : c'est ce qu'il s'attacha à leur faire comprendre par le discours suivant, dont le texte, en langue mariannaise, donnera à-la-fois un échantillon de ce singulier idiome et de la logique des habitans; nous l'accompagnerons d'une version interlinéaire, suffisante, à ce qu'il nous semble, pour en expliquer le sens.

Îles Mariannes.
Histoire.
1684 (suite).

Pago	naï	hayan	sa	manmatchagœ
<i>A présent (il est temps de (2))</i>	<i>donner</i>	<i>le coup mortel,</i>	<i>parce que</i>	<i>sont séparés</i>
i ghilago.	Manaïgœi	gœini n̄ga(3)	tano i	manmaœlig n̄ga
<i>les étrangers.</i>	<i>Sont absens</i>	<i>de ce</i>	<i>pays les (qui)</i>	<i>se portent bien</i>
taœtaœ, adja	ha	magn̄aga	dja Agagn̄a	i manailadi, gn̄gn̄ning
<i>hommes,</i>	<i>là seulement</i>	<i>sont demeurés</i>	<i>à Agagna</i>	<i>les inutiles, infirmes</i>
djan i	manmalango.	Ti mapœd	n̄gœ ta	sossœ djan
<i>et les souffrans.</i>	<i>Pas difficile</i>	<i>pour nous</i>	<i>attaquer (l'ennemi)</i>	<i>et</i>
ta fœnas; gœin	ta na	halœman	pago, ti o(4)	ta
<i>nous délivrer; si nous</i>	<i>faire mauvais profit (du)</i>	<i>présent,</i>	<i>pas</i>	<i>nous</i>
hœlat	larmona, djan o	ha	tchighit	hit
<i>devoir vaincre plus tard,</i>	<i>et eux</i>	<i>devoir étroitement serrer</i>	<i>nous</i>	[<i>ils nous</i>

(1) Le Gobien et quelques autres ont écrit *Yura*; cette incorrection m'a été expressément signalée à Gœam par des personnes fort instruites de l'histoire du pays.

(2) Les mots ou phrases entre parenthèses, sous-entendus en mariannais, sont ajoutés au français pour compléter le sens; ceux entre crochets ont pour but d'éclaircir une expression qui précède.

(3) *Nga*, particule conjonctive, inconnue en français, servant à lier le pronom démonstratif avec le nom, le sujet avec l'attribut, &c.

(4) *O*, signe du futur, dont nous n'avons aucun équivalent dans notre langue; on a cherché à le rendre ici par le mot *devoir*, placé en avant du verbe.

Iles Mariannes. djan hokok naï.
 Histoire. resserreront (dans un lieu étroit et caché)] et (nous serons obligés de) tout donner.
 1684 (suite). Ta, fanmalalog goï pinto-ta djan haani-ta
 Nous , vivons à notre gré selon volonté-notre et vie-notre [nos habitudes] ,
 sa goïn ha hoto hemelat i pélo ñga tanoan
 parce que si eux achever d'avoir conquis les autres terres habitables
 goï Timik, hokok ninanga-ta; mano ta falagoï! Delag djo
 au Nord, finir espérances - notres; où nous enfuir (alors) ! Suivez-moi
 djan ta fanmatona goï tai hinikok sa ta na
 et nous être loués à n'avoir pas (de) fin parce que nous être cause
 malalog i tano-ta.
 vivre en liberté le pays-notre.

Ce discours eut tout l'effet que Djoda s'en étoit promis ; ses partisans , animés par son exemple , engagèrent dans la révolte plusieurs chefs influens des villages de Ritidian et de Pago. Ils virent bien qu'il n'y avoit pas de temps à perdre ; aussi , après s'être promis une fidélité inviolable , fixèrent-ils l'exécution de leur dessein au 23 juillet. Chacun eut un rôle calculé d'avance , et voici comment il fut rempli.

Au jour désigné , soixante hommes pleins de résolution , sous prétexte de venir à la messe du dimanche , entrèrent à Agagna bien armés. A l'issue de l'office divin , ils se répandirent sur divers points convenus pour se mettre en mesure de surprendre les Espagnols par-tout en même temps. Le gouverneur , qui se promenoit sans défiance sur la place , est assailli à l'improviste et percé de coups par Djoda et trois de ses affidés ; les sentinelles tombent égorgées : une partie de ces furieux pénètrent dans les maisons , parcourent les rues et les places , tuent une cinquantaine de soldats et en blessent plusieurs ; d'autres révoltés courent au collège , proclament à grands cris que le gouverneur est mort , et font main-basse sur tout ce qui se présente : le P. Solorzano et le F. du Bois sont poignardés , quatre de leurs commensaux sont criblés de blessures ; le sang ruisselle dans la maison. Sur ces entrefaites , paroît un domestique du gouverneur , qui annonce que son maître existe et qu'il demande son confesseur : un des missionnaires , quoique horriblement maltraité , s'empresse de s'y rendre.

A cet instant les rebelles , apprenant que le gouverneur n'a point succombé, éprouvent un sentiment de crainte : mais leur découragement est au comble, quand ils ne peuvent douter que Djoda a payé de sa vie le sang qu'il a versé par trahison. En effet, deux soldats espagnols avoient tout-à-coup abattu le meurtrier à côté de sa victime, qu'ils transportèrent ensuite dans la citadelle. Là, on s'occupa en toute hâte des moyens d'opposer une vigoureuse résistance; le danger paroissoit d'autant plus imminent, qu'on avoit reçu l'avis qu'un nombre considérable d'insulaires descendoient des montagnes et s'avançoient en armes vers la ville : mais bientôt l'espoir et la confiance redoublèrent, lorsqu'on sut que cette troupe étoit dirigée par le major Hineti, fidèle Mariannais, qui, indigné de la conduite de ses compatriotes rebelles, accouroit à la défense des Espagnols.

A la mort de Djoda, un chef de Ritidian s'étoit mis à la tête des conjurés; ses premiers actes furent d'égorger un missionnaire, le P. de Angelis, et d'envoyer des émissaires à Rota pour faire soulever la population de cette île. Il s'avança ensuite avec un corps imposant de Gøamois pour attaquer la forteresse. D. Hineti gardoit, il est vrai, les dehors, et défendoit l'église avec ses troupes; mais ayant été obligé de se replier sous le canon de la forteresse, il eut bientôt le chagrin de voir brûler l'église, les deux séminaires, et la maison des missionnaires. Désespéré d'une telle perte, et soutenu d'un renfort de jeunes gens venus d'Anigøa, il parvint à battre l'ennemi et à le mettre en fuite. Les barbares revinrent plusieurs fois à la charge, mais furent constamment vaincus et obligés de se retirer en désordre. Diverses tentatives qu'ils firent pour attirer D. Hineti dans leurs intérêts, ainsi que pour faire assassiner le gouverneur, n'eurent aucun succès.

Cependant les Espagnols de Gøam étoient fort inquiets sur le sort de Quiroga, quand le P. Strobach, desirant concourir à la défense commune, se chargea de porter à cet officier la lettre par laquelle le gouverneur lui peignoit les dangers de sa position, et le rappeloit auprès de lui. Ce courageux missionnaire ne s'attendoit pas à être tué à Sønharom dès son arrivée à Tinian, non plus que le P. Boranga, qui eut le même sort à Rota, où tout étoit porté à la révolte. Soixante pirogues,

Iles Mariannes.
Histoire.
1684 (suite).

Iles Mariannes.
Histoire.
1684 (suite).

s'étant rendues de cette dernière île à Gøam, y firent courir le bruit de la mort de Quiroga et de ses compagnons; cette nouvelle consterna le gouverneur et toute sa troupe, qui, se voyant pressés de tous côtés par un ennemi nombreux, et sans aucune espérance de secours, crurent que tout étoit perdu.

Quiroga vivoit à Saypan dans une ignorance complète de ce qui se passoit; mais il ne tarda pas à se trouver attaqué lui-même, et à voir le feu de l'insurrection couvrir tout le pays. Déjà, à Tinian, la corvette qui l'avoit apporté venoit d'être réduite en cendres, et les dix-huit hommes qui la montoient massacrés; deux autres personnes le furent aussi à Saypan: pour lui, poursuivi à l'improviste, il se vit obligé de se retirer dans une redoute avec trente-sept hommes seulement, presque sans vivres et sans munitions de guerre, tandis que les assaillans étoient au nombre de huit cents. Cette position, quoique critique, ne le découragea pas: il connoissoit le naturel des Mariannais, qui, insolens dès qu'on leur montrait de l'hésitation, se laissoient facilement intimider par une attitude audacieuse. Il jugea donc à propos de ne pas les attendre dans ses foibles retranchemens et d'aller à leur rencontre. Il ne tarda pas à les mettre en fuite; et, chose vraiment étonnante! durant toute cette suite d'actions longues et opiniâtres, aucun soldat espagnol ne fut même blessé.

Par une circonstance non moins heureuse qu'imprévue, une femme étant venue au camp de Quiroga pour y vendre quelques rafraîchissemens, ce général la fit arrêter, et l'obligea de le conduire la nuit chez quelques chefs de l'île: s'étant emparé de cinq d'entre eux pendant leur sommeil, il enjoignit à celui qui étoit le plus considérable de porter une lettre au gouverneur de Gøam, déclarant à cet homme qu'il garderoit jusqu'à son retour ses quatre amis en otage, et les feroit mourir s'il ne lui apportoit pas une réponse à sa lettre. Ce moyen réussit, et le retour du Saypanais ayant appris à Quiroga la position critique dans laquelle se trouvoit D. Damian de Esplana, il profita de la paix que l'ennemi venoit d'être forcé de lui demander pour retourner à Gøam et voler au secours d'Agagna. S'étant mis en route pour s'y rendre le 21 novembre, lui et ses gens, après bien des difficultés, y débarquèrent le 23,

et furent reçus de leurs compagnons avec une joie difficile à décrire. Iles Mariannes.

Les troupes envoyées à la conquête des îles Gani n'eurent pas un sort si heureux. Revenant à Saypan, les Mariannais qui avoient la conduite des pirogues, et qui connoissoient les dispositions de leurs compatriotes, imaginèrent de faire chavirer ces embarcations toutes à-la-fois à un signal convenu. Sur vingt-cinq soldats espagnols, cinq ou six purent à peine se sauver à terre : le P. Commans parvint aussi à dérober sa vie aux flots, mais ce ne fut que pour se la voir arracher, quelques mois plus tard, par les féroces insulaires de Saypan. Histoire.
1684 (suite).

L'arrivée inattendue de Quiroga épouvanta tellement les rebelles, qu'ils abandonnèrent Agagna, et s'enfuirent de toute part dans leurs montagnes. Quiroga les y poursuivit, à dessein de les assujettir ou de les détruire; mais ils ne l'attendirent pas : un grand nombre émigrèrent dans les îles voisines, d'autres se retirèrent dans des cavernes d'un accès difficile, où l'on ne put de long-temps faire parvenir des paroles de paix. 1685.

L'insurrection, quoique privée ainsi d'un centre commun, étoit toujours flagrante sur plusieurs points de l'île, lorsque le capitaine John Eaton, chef de boucaniers, aborda à Gøam. Les habitans crurent d'abord que son vaisseau étoit le galion qui se rend annuellement du Mexique à Manille, et craignirent qu'apportant de nouvelles troupes, il ne fournît au gouverneur les moyens de les punir de leur révolte. Bientôt détrompés à cet égard, ils ne furent cependant pas traités avec moins de cruauté par les Anglais qu'ils n'eussent pu l'être par l'ennemi le plus acharné et le plus impitoyable; on en jugera par le récit même de Cowley, compagnon d'Eaton.

« Le dimanche 15 mars, dit-il (1), étant à l'ancre devant Gøam, nous descendîmes à terre, et nous abattîmes des cocotiers pour en avoir plus facilement les fruits. Nous commerçâmes librement avec les Indiens jusqu'au 17 au matin, où quelques gens de l'équipage étant allés dans l'île basse à l'Ouest de Gøam [l'île Daneono, pl. 59], furent assaillis à coups de pierres et de lances. Les nôtres firent quelques décharges, tuèrent

(1) Voyez Burney's *Chronological History*, &c. t. III et IV.

Iles Mariannes.
Histoire.
1685 (suite).

ou blessèrent plusieurs Indiens, mais n'eurent aucun mal. Deux jours après, le gouverneur de l'île [D. Damian de Esplana] vint sur une pointe basse près du vaisseau, et envoya son embarcation avec une lettre pour notre commandant, écrite en différentes langues. Nous répondîmes en français que nous étions envoyés par des personnes de cette nation à la découverte de pays inconnus. Le messenger revint peu après prier notre capitaine d'aller à terre, ce qu'il fit. Il dit au gouverneur que ce n'étoit qu'en nous défendant que nous avions tué quelques Indiens : mais il nous donna la liberté de les tuer tous si nous le voulions; nous reçûmes de lui en présent trente porcs, des légumes et des fruits, et nous lui donnâmes six petits canons et quelques barils de poudre.

» Nous emmenâmes à bord quatre de ces infidèles, les mains liées derrière les dos; mais à peine y étoient-ils que trois d'entre eux se jetèrent à la mer et s'éloignèrent, en nageant les mains ainsi amarrées. L'embarcation les poursuivit, et nous pûmes nous convaincre qu'un homme fort n'étoit pas capable de pénétrer leur peau d'un premier coup de sabre. L'un d'eux reçut quarante coups de feu sur le corps avant de mourir, et le dernier des trois qui fut tué avoit nagé un bon mille de distance, ayant non-seulement les mains liées comme auparavant, mais encore les bras enchaînés. Alors nous fîmes la guerre à ces insulaires, et nous descendîmes chaque jour à terre, tirant sur tous ceux que nous apercevions, au point que la plupart abandonnèrent l'île. Ils envoyèrent deux de leurs chefs pour faire la paix, mais nous refusâmes de traiter avec eux.

» Peu après, comme on étoit allé à terre pour pêcher, des Indiens qui se trouvoient près de là, parurent suspects à nos gens de l'embarcation, qui les tuèrent : un grand nombre de naturels accoururent de tout côté au secours de leurs compagnons; mais nous les saluâmes en faisant feu sur leur peau. »

Il est difficile de ne pas être révolté par le détail de telles cruautés, et par le sang-froid avec lequel on les raconte !

Les excursions fréquentes, mais passagères, de quelques séditieux opiniâtres, étoient les moindres maux dont avoient alors à souffrir les colons espagnols. Autant D. Damian de Esplana avoit montré de crainte pendant le siège, autant il faisoit paroître d'orgueil depuis que la tranquillité

étoit à-peu-près rétablie. Jaloux de la gloire que Quiroga avoit acquise par ses importans services, et forcé de s'avouer qu'il lui devoit son propre salut, il crut se dégager de toute obligation en affectant de blâmer la conduite de cet officier; il contrarioit tous ses desseins, et le tournoit en ridicule, tant auprès des soldats qu'auprès des naturels : conduite déloyale et imprudente à-la-fois, qui, relâchant ainsi les liens de l'obéissance, préparoit l'événement qui faillit causer la ruine de la colonie.

Iles Mariannes.
Histoire.
1685 (suite).

Le 30 mars de l'année suivante, D. Damian, qui jusque-là n'avoit remplacé D. Antonio de Saravia que provisoirement, reçut du roi d'Espagne sa nomination de gouverneur, avec le titre de capitaine général des Mariannes.

1686.

Le célèbre Dampier mouilla, le 21 mai, sur la côte occidentale de Goam, où les naturels lui procurèrent divers rafraîchissemens; mais le navire d'Acapulco étant venu peu après en vue de cette île, l'obligea, dans la crainte d'une attaque qui eût pu n'être pas à son avantage, de reprendre promptement la mer.

D. Esplana quitta les Mariannes au commencement de 1688, et se rendit aux Philippines sous prétexte de rétablir sa santé, mais réellement, dit-on, pour mettre en sûreté l'argent qu'il avoit amassé, laissant le gouvernement par intérim de la colonie à D. Quiroga. Dès qu'il fut parti, l'esprit d'insubordination éclata parmi les soldats. Habités depuis quelques années à une vie licencieuse, ils trouvèrent fort mauvais que Quiroga voulût les ramener aux lois sévères de la discipline; et passant bientôt des menaces à la révolte, ils prirent les armes, s'emparèrent de la citadelle, et y constituèrent Quiroga prisonnier. Tout ce que les missionnaires purent obtenir des mutins, fut qu'ils n'attenteroient pas à sa vie. La nouvelle de cette sédition se répandit sur-le-champ dans l'île : déjà les naturels concertoient entre eux les moyens de ressaisir leur indépendance, et c'en étoit fait de la colonie, quand le principal moteur de la défection, touché par les remontrances des missionnaires, revint à résipiscence, et alla se jeter aux pieds de Quiroga, qui lui accorda son pardon : pour prouver la sincérité de son repentir, il travailla sur-le-champ à ramener à leur devoir ses camarades égarés. Le gouverneur, remis en liberté, fit arrêter le petit nombre de récalcitans

1688.

Iles Mariannes. qui persistoient encore dans leur révolte; les plus coupables furent exécutés, et les autres renvoyés aux Philippines.

Histoire.

1688 (suite).

Dès que l'ordre eut été rétabli parmi les troupes, Quiroga se mit à déployer sa vigilance et son habileté accoutumées, pour faire rentrer les Mariannais turbulens dans le devoir, empêcher les chrétiens d'être troublés, et réparer les maux produits par la guerre. Ces soins furent interrompus par l'arrivée du vaisseau annuel de la Nouvelle-Espagne, qui, avec un secours considérable d'hommes et d'effets, apporta dans l'île une épidémie terrible. C'étoit un rhume violent mêlé de fièvre et de flux de sang, qui se propagea par une contagion tellement active, que personne n'en fut exempt. Les secours que les missionnaires prodiguèrent avec un zèle infatigable aux malades, diminuèrent l'intensité et la durée du mal, mais ne purent empêcher qu'il ne fit un nombre considérable de victimes.

1689.

Depuis quelques années on n'avoit pu s'occuper des îles du Nord. Quiroga, voyant la tranquillité régner à Goam sans entraves, reprit son projet de reconquérir ces îles, devenues la retraite des rebelles et un foyer permanent d'insurrection. Il s'embarqua donc au mois de juillet avec ses meilleures troupes; mais le temps devint tout-à-coup si mauvais, qu'il lui fallut remettre à une autre époque l'exécution de son entreprise. On ne fut pas plus heureux du côté du Midi dans la recherche de l'île Carolina [Faroïlep], découverte en 1686 par Lascano; car le Mariannais D. Alonzo Soon, qui étoit allé pour établir des relations amicales avec les habitans, ne put parvenir à la voir.

1690.

D. Damian de Esplana revint des Philippines, en 1690, fort mécontent du voyage qu'il y avoit fait: son absence des Mariannes sans autorisation spéciale, y fut considérée comme une faute grave; on le mit en prison, et il se vit obligé de dépenser, pour se tirer de ce mauvais pas, tout l'argent fruit de ses exactions et de ses rapines. Revenu à Goam avec le projet de se dédommager de tant de pertes, il ordonna la construction d'un vaisseau qui, armé ensuite aux frais de l'état, fut vendu pour son compte et envoyé aux Philippines avec un équipage de quatre-vingts soldats; affaiblissant ainsi la garnison pour satisfaire à une honteuse avarice.

Au mois de juin suivant, deux navires de la Nouvelle-Espagne, voulant entrer dans le port de Mérizo, se perdirent sur la petite île

Danéono, qui est à l'entrée, circonstance qui augmenta les forces coloniales d'un personnel de plus de cent hommes, et ajouta au nombre des missionnaires une vingtaine de religieux franciscains. Ces naufragés eussent pu être, sans doute, utilement employés à poursuivre la conquête des îles du Nord; mais D. Damian, excité par l'appât sordide du gain, préféra les faire travailler pour son compte à la construction d'un autre vaisseau. Parmi ces nouveaux débarqués, se trouvoient un assez grand nombre de forçats qu'on déportoit de la Nouvelle-Espagne aux Philippines : impatiens du joug auquel ils étoient soumis, et desirant s'affranchir de toute contrainte, ces misérables formèrent l'horrible projet d'égorger le gouverneur, ses principaux officiers, et les missionnaires, ne voulant, par un scrupule fort remarquable, se réserver qu'un seul de ceux-ci pour être leur aumônier; ils devoient s'emparer en même temps du vaisseau qu'on attendoit dans le courant du mois d'août, et, après s'être rendus maîtres des richesses qu'il contenoit, piller l'île, et se retirer dans des pays éloignés : l'exécution fut fixée au jour de S.^{te} Rose, fête qui devoit attirer beaucoup de monde au village d'Agat; mais le bâtiment attendu ne paroissant point à l'époque dite, les mesures concertées en éprouvèrent quelque dérangement. Sur ces entrefaites, un des conjurés, effrayé par l'énormité de son crime, vint en découvrir toute la trame au gouverneur. D. Damian, en cette circonstance, agit avec tant d'activité et de prudence, que, dès le lendemain, vingt des coupables furent arrêtés, et les trois autres quatre jours plus tard : on leur fit leur procès; et ces scélérats, condamnés à être passés par les armes, moururent après avoir fait l'aveu de leur crime.

La tranquillité étoit à peine rétablie, après tant de révoltes et de séditions dues à la méchanceté des hommes, qu'on eut à lutter contre la fureur des élémens. Un ouragan, plus terrible qu'aucun de ceux que l'île eût éprouvés jusqu'alors, éclata à l'entrée de la nuit du 20 novembre 1693. Le vent souffloit avec une violence inouïe, les coups de tonnerre se succédoient avec un épouvantable fracas, la pluie tomboit par torrens, les flots de la mer soulevés envahissoient les terres de toute part; enfin, l'île ébranlée sembloit près de s'abîmer sous les pieds des malheureux habitans, qui, dans leur effroi, n'entrevirent d'autre espoir de salut que

Illes Mariannes.
Histoire.
1690 (suite).

1693.

Iles Mariannes.
Histoire.
1693 (suite).

dans une prompte fuite vers les montagnes. Tout ce qui étoit dans la plaine, arbres, villages, églises, la forteresse même d'Agagna, rien ne put résister à la tourmente ou à l'inondation; beaucoup de personnes, de la capitale sur-tout et du bourg d'Omata, périrent dans ce commun désastre. Aussi le lendemain, quand le jour permit de voir les violens déchiremens que l'île avoit subis, la désolation fut générale; pas une maison n'étoit restée debout, et l'on n'apercevoit plus aucune trace de culture. Ce qui doit le plus surprendre, c'est que les îles voisines ne furent presque pas endommagées : la violence de l'ouragan s'étoit concentrée principalement sur Gøam.

Toutes les haines se turent devant une si funeste calamité, dont les insulaires et les Espagnols s'empressèrent de concert à faire disparaître les traces. Tandis que les uns ensemençoient de nouveau les champs, reconstruisoient les maisons, les riches se dispuoient l'honneur de réédifier les églises. Ayihî se chargea de celle d'Agagna, Alonso Soon en fit autant à Agat, P-høgon à Føgna, Djao à Pago; enfin le gouverneur réserva pour sa tâche particulière les églises de Mérizo et d'Omata. Ce fut même dans cette dernière place qu'il crut devoir établir alors le siège de son gouvernement, et celui de la garnison, qui, jusqu'à cette époque, avoit été fixé à Agagna. Ce changement ne fut malheureusement pas favorable à D. Damian; sa santé, déjà affoiblie, s'altéra de plus en plus, et il succomba enfin à une cruelle hydropisie, le 16 août 1694, laissant D. Quiroga à la tête du gouvernement.

1694.

On avoit besoin d'un homme de ce caractère pour ramener l'ordre et la prospérité dans la colonie. En faisant revenir les troupes à Agagna, il satisfit aux desirs des soldats, et fit renaître, par sa fermeté et sa justice, une discipline depuis trop long-temps relâchée.

Le plus cher desir de ce célèbre gouverneur étoit de voir le christianisme solidement établi dans l'archipel des Mariannes. Ayant donc tout préparé pour un voyage à l'île Rota, il s'y rendit dans les premiers jours du mois d'octobre. Les insulaires, dont il étoit fort aimé, le reçurent à bras ouverts, et furent les premiers à présenter leurs enfans, au nombre de cent cinquante, pour qu'on leur administrât le baptême. Satisfait d'une expédition si heureuse, Quiroga revint à Agagna, où il fit, pendant

l'hiver, toutes les dispositions nécessaires à la conquête des îles qu'il n'avoit pu encore soumettre, et sur lesquelles s'étoient retirés les principaux rebelles.

Ce fut le 11 juillet de l'année suivante qu'il se mit en mer, avec une frégate et vingt pirogues suffisamment équipées de marins et de soldats. A son arrivée, les Saypanois s'avancèrent pour l'empêcher de débarquer; mais quelques décharges de mousqueterie les ayant promptement mis en fuite, les Espagnols s'avancèrent sans obstacle jusqu'au centre de l'île, et ne tardèrent pas à en soumettre entièrement les habitans. *Je ne viens point pour vous faire la guerre, leur dit Quiroga, mais pour vous demander d'écouter les prédicateurs de l'évangile, et d'être dociles à leurs instructions.* Ils lui promirent ce qu'il voulut.

Tout étant réglé de ce côté, Quiroga, avec son escadrille, se rendit à Tinian, où à peine trouva-t-il quelques individus, les naturels s'étant retirés sur la petite île Agoigan. Cette île, haute et escarpée, située au Sud-Ouest de la première, dont elle n'est séparée que par un espace d'une lieue et demie (pl. 59), s'élève au milieu de la mer comme un rempart: au premier aspect on la croiroit inaccessible, et elle le seroit en effet, s'il ne s'y trouvoit deux ravines, praticables à la rigueur, mais d'un accès fort épineux. C'est là que les Tinianais, décidés à se défendre jusqu'à la mort, s'étoient fortifiés. Ni menaces ni promesses ne purent les amener à soumission; Quiroga se vit donc obligé de tenter, pour les y réduire, les moyens de contrainte dont il disposoit, entreprise non moins téméraire que difficile. Il divise en conséquence ses forces en deux corps, qui d'abord s'avancent chacun vers une des ravines; voyant ensuite que celle de l'Est étoit trop rude à gravir, il dirige une attaque générale de l'autre côté. Là, il anime les troupes par son exemple, et ordonne l'assaut, qui commence aussitôt avec intrépidité. Cependant les insulaires font pleuvoir une énorme quantité de pierres et de quartiers de roche sur les assaillans, qui, pour ne pas être ensevelis sous leur masse, prennent le parti de se replier vers une pointe voisine. Cette inaction ne pouvant convenir au courage bouillant du sergent Juan Perrez Vello et du capitaine Pablo de la Cruz, ils s'avancent pour escalader les rochers, et s'y cramponnent avec les mains, sans calculer le péril auquel ils

Des Mariannes
Histoire.
1694 (suite).
1695.

Iles Mariannes, s'exposent : électrisés par l'exemple, leurs compagnons s'empres-
 Histoire. sent à l'envi de les suivre, et tous ensemble montent avec intrépidité jusqu'aux
 1695 (suite). retranchemens ennemis, dont ils parviennent enfin à s'emparer. Cette
 action hardie intimida tellement les assiégés, que sur-le-champ ils ren-
 dirent les armes et demandèrent quartier. On y consentit, à condition
 qu'ils viendroient avec leurs familles habiter l'île Goom, pour y accomplir
 les devoirs de vassaux du roi d'Espagne, mesure qui fut exécutée dès le
 lendemain.

La victoire d'Agogigan, remarquable comme fait d'armes, eut des
 conséquences très-importantes. La nouvelle en étant parvenue bientôt
 jusqu'aux îles Gani (1), engagea les habitans à se soumettre sans coup
 férir. Et comment eussent-ils conservé quelque espoir d'une résistance
 efficace, après la prise d'un retranchement qu'ils regardoient comme
 inexpugnable ! Un aussi brillant avantage ne satisfit cependant pas tout-
 à-fait Quiroga, qui voulut encore forcer les insulaires à quitter leurs îles
 natales pour venir habiter Saypan et s'y faire instruire dans la religion
 catholique : beaucoup obéirent ; et depuis cet instant, on vit les Mariannes
 jouir d'une paix parfaite et non interrompue. Ces succès furent dus uni-
 quement à l'habileté et à la conduite mesurée autant que courageuse du
 général : *Tanto haze un hombre, si es hombre !* dit l'auteur espagnol de
 qui nous empruntons cette réflexion.

1696. Content de la campagne qu'il venoit de terminer, Quiroga revint à
 Agagna entouré d'une réputation justement acquise, et remit, l'année
 suivante, les rênes du gouvernement à D. José Madrazo. Ce dernier,
 ayant appris que quelques insulaires des îles Gani, ne voulant pas se
 rendre à Saypan, étoient parvenus à gagner du temps sous divers pré-
 textes, et qu'à ces mécontents s'étoient réunis plusieurs hommes des
 autres îles, se détermina, pour en finir, à envoyer contre eux une esca-
 drille de cent douze pros, aux ordres du capitaine Sebastian Luis Ramon,
 homme plein de valeur et d'expérience. L'expédition quitta Goom en
 1698. septembre 1698, accompagnée du P. Gérardo Bovens, supérieur de
 Saypan, de douze soldats espagnols, et d'un grand nombre de guerriers

(1) C'est le nom qu'on donne, avons-nous dit déjà, à celles des îles Mariannes qui sont au Nord de Saypan.

indigènes. Six mois furent employés à cette tournée, qui eut tout le succès qu'on s'en étoit proposé. Depuis lors, le christianisme fut établi aux Mariannes d'une manière stable, et la conversion des insulaires se continua jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un seul idolâtre dans les trois îles peuplées, Goam, Rota et Saypan.

Iles Mariannes.

Histoire.

1699

§. III.

Depuis l'entier assujettissement des Mariannes par les Espagnols, jusqu'au départ de la corvette l'Uranie de Goam (1699—1819).

Après la conquête des îles Gani, les Espagnols étendirent sans résistance leur pouvoir sur la population de l'archipel, entièrement agglomérée alors. Mais, se croyant désormais dégagés d'inquiétudes, ils dédaignèrent de suivre cet esprit de justice que le besoin de ménager des hommes entreprenans et redoutables avoit jusque-là forcé d'observer : d'énormes vexations furent la conséquence de ce malheureux système, dont nous allons avoir bientôt occasion de signaler plus particulièrement les abus.

D. Madrazo eut pour successeur, en 1700, D. José Francisco Médrano y Asiain, qui, après une administration de quatre ans, fut remplacé lui-même par D. Antonio Villamor y Vadillo. Ce fut sous le gouvernement de ce dernier que mourut, à Goam, en avril 1701, le maréchal-de-camp D. Antonio Ayihi, l'un des Mariannais les plus fidèles et les plus dévoués. Avant sa conversion au christianisme, sa force extraordinaire et sa valeur le rendirent un objet de terreur pour les habitans ; mais il ne fut pas moins respecté par sa bonté que par la générosité de son ame. Depuis l'instant où il eut reçu le baptême, on ne le vit jamais manquer ni à la foi qu'il professoit, ni aux obligations qu'elle lui avoit fait contracter. Parmi tous les actes de vertu qu'il s'honoroit de pratiquer, celui qui lui coûta le plus peut-être, ce fut de pardonner à la personne qui, mariée avec lui en face de l'église, l'avoit quitté pour vivre avec un autre ; conduite d'autant plus remarquable, que, parmi les insulaires, l'opinion couvroit de honte ceux qui revenoient avec leurs femmes après un semblable délaissement. Les obsèques d'Ayihî se firent

1700.

1704.

Iles Mariannes.
Histoire.
1704 (suite).
1705.

avec une grande solennité : plusieurs capitaines espagnols portèrent le corps ; et le reste de la garnison, ayant à sa tête D. Quiroga, alors simple commandant des troupes, l'accompagna jusqu'au lieu de la sépulture.

Dampier, capitaine du corsaire *le Saint-Georges* (1), jeta l'ancre un instant, en avril 1705, à l'extrémité méridionale de Rota, et fut bien accueilli des indigènes, qui lui apportèrent, dans leurs pirogues, divers rafraîchissemens, en échange desquels ils reçurent du tabac et quelques morceaux de toile.

Cependant, les plaintes élevées par les insulaires trouvèrent dans le jésuite José de Texada, procureur général de la vice-province des Mariannes, un éloquent et courageux interprète. Dans un mémoire adressé au gouverneur des Philippines, il énumère les excès dont tant d'insulaires sont les victimes, et présente le tableau de leurs misères, espérant qu'il sera mis sous les yeux du Roi.

Ces infortunés, dit-il, gémissent sous l'oppression et l'injustice. Accablés par les travaux pénibles auxquels on les contraint, ils ne reçoivent ni salaire, ni dédommagement, sous prétexte qu'ils sont commandés pour le service du Roi et pour le bien public ; le tout, sans égard aux ordonnances et aux privilèges promulgués par Sa Majesté en faveur des Indiens : car aucun de ces actes augustes n'est observé aux Mariannes, où l'on force à-la-fois les hommes et les femmes à cultiver la terre et à donner gratuitement les denrées qui leur appartiennent, pour la nourriture des soldats et des autres Européens de la colonie. Il en est de même des contributions en bestiaux, du transport de lourds fardeaux, de la construction des maisons, de la filature des cordes, &c., occupations qu'on leur impose, sans nulle autre compensation que quelques feuilles de tabac qui leur sont distribuées de loin en loin.

Les principales causes de ces injustices sont, poursuit le défenseur des insulaires, le défaut de numéraire, et sur-tout de petite monnaie ; le manque de mesures fixes et d'un tarif juste et constant du prix des choses (2) ; l'abus

(1) Funnel, embarqué avec Dampier, d'abord en qualité de maître d'hôtel, puis d'élève de la marine, a écrit l'histoire de ce voyage avec un défaut choquant de véracité, que Burney a fait remarquer. (*Voyez Burney's Chronological History, &c. t. IV.*)

(2) Selon leur caprice, les gouverneurs se permettoient, soit de baisser le prix des denrées,

introduit par les gouverneurs, d'augmenter le nombre des salariés de l'île, au détriment des pauvres Indiens; l'interdiction dont les naturels sont frappés, de se livrer à certaines cultures, et particulièrement à celle du tabac; enfin, l'imposition tout-à-fait arbitraire des charges les plus onéreuses.

Iles Mariannes.
Histoire.
1705 (suite).

Après avoir signalé les vices administratifs, le P. Texada indique les voies qui lui semblent propres à y remédier; et il le fait avec tant de lucidité et de sagesse, qu'après en avoir délibéré dans son conseil, le gouverneur des Philippines crut devoir envoyer cet écrit à la cour d'Espagne. Sa Majesté fit droit à d'aussi justes plaintes, en rappelant les dispositions législatives précédentes, et en ordonnant la mise en jugement des autorités prévaricatrices.

1707.

Ces mesures, qui probablement ne furent point mises à exécution, n'effrayèrent pas D. Juan Antonio Pimentel, qui succéda, en 1709, à Villamor, et signala son gouvernement par les plus cruelles vexations et des dilapidations de toute espèce.

1709.

Ainsi, lorsque Woodes Rogers eut jeté l'ancre à Goam, le 10 mars 1710, Pimentel lui fournit des vivres de journalier et des provisions de campagne, qu'il se fit payer très-chèrement. Mais si cet homme avide entendoit à merveille ce qui touchoit à ses propres intérêts, il se montra moins habile à défendre la colonie contre une agression étrangère. En effet, trois frégates anglaises s'étant présentées, le sommèrent de les ravitailler; aussi imprévoyant qu'intéressé, il ne s'étoit entouré d'aucun moyen de défense, et force lui fut de souscrire à tout ce qu'on voulut exiger. Dans cette circonstance, les pauvres insulaires furent encore obligés de se dépouiller, et de se laisser ravir le fruit de leurs sueurs, pour éviter les violences dont les menaçoit le commandant anglais. Cet événement malheureux produisit néanmoins un effet utile, en engageant plus tard le gouverneur des Philippines à envoyer aux Mariannes la quantité d'armes à feu et de poudre de guerre nécessaire à la sûreté du pays.

1710.

Nous serions entraînés trop loin, si nous cherchions à énumérer toutes soit de le hausser parfois au double et au quadruple de la valeur ordinaire, ce qu'ils faisoient en général pour s'assurer d'énormes bénéfices dans leurs illicites spéculations commerciales.

Iles Mariannes.
Histoire.
1710 (suite).
1712.

les concussions, tous les abus de pouvoir, dont Pimentel se rendit coupable par son insatiable rapacité; il suffira de dire qu'elles déterminèrent les officiers de la garnison, les ecclésiastiques et autres principaux habitans de l'île, à se réunir et à porter contre lui, en 1712, des plaintes plus amères encore que celles dont le P. Texada s'étoit déjà rendu l'interprète. Cependant, nous le répétons, les ordonnances royales étoient remplies de dispositions généreuses prises en faveur des Indiens; et contrastoient de la manière la plus frappante avec la grande sévérité, le raffinement de fiscalité, de barbarie et de despotisme du gouverneur. Ainsi gémissaient sous un régime vexatoire la plupart des colonies espagnoles, soumises en apparence aux réglemens les plus doux et les plus paternels!

Les soldats eux-mêmes n'avoient pas moins à souffrir des excès de D. Pimentel: ils l'accusoient d'avoir vendu pour son compte particulier, non-seulement les vivres et les vêtemens qui leur appartenoient, mais encore un grand nombre d'objets destinés à la défense de l'île, tels que fusils, carabines, sabres, épées et autres armes; d'avoir, à l'occasion de la fête de la Conception, pour laquelle il n'avoit fait aucune dépense, porté sur ses comptes une somme de 400 piastres; d'avoir retenu une partie de leur solde, en renvoyant de vieux soldats, pour mettre à leur place ses domestiques; enfin, de devoir à la garnison 30 000 piastres; &c. &c.

1716.

On sera peu étonné, d'après ce qui précède, qu'une aussi vicieuse administration ait donné les déplorables résultats consignés dans la relation du voyage de le Gentil de la Barbinais, premier Français qui ait abordé à Gœam. Ce navigateur alla y rejoindre, au mois de mai 1716, trois vaisseaux partis avec lui de France pour le Pérou. Il nous peint la colonie dans un état pénible de souffrance, en proie aux vols, aux assassinats, maux qui proclament une absence totale de police; les naturels gémissant sous la plus dure oppression, abattus au physique et au moral, rongés par la lèpre, et succombant de jour en jour sous les mauvais traitemens: « au point, dit-il (1), que leur nombre, qui, » lors de la conquête entière des îles, étoit de 15 000 à 20 000, se

(1) *Voyage autour du monde*, par le Gentil de la Barbinais, et *Histoire générale des voyages*.

» trouvoit réduit, en 1716, c'est-à-dire dix-huit ans après, à 1 500 habitants (1). »

La cour d'Espagne ne put refuser la justice que réclamoient si hautement les doléances des principaux colons des Mariannes, et elle ordonna la mise en jugement de l'indigne gouverneur; mais Pimentel s'étoit procuré des richesses par ses rapines, et ses rapines furent rachetées par ses richesses. Tout ce que les Mariannais y gagnèrent, et c'étoit beaucoup, fut d'en être débarrassés; D. Luis Antonio Sanchez y Tagle lui succéda en 1720.

Il gouvernoit depuis un an, lorsque l'Anglais Clipperton (2), faisant route pour la Chine, toucha à Gøam, le 13 mai: il avoit à bord un Espagnol, le marquis de la Vieille-Roche, qu'il avoit fait son prisonnier, et qui, sur la promesse que fit D. Tagle de payer sa rançon, eut la liberté d'aller à terre; mais quand il y fut, le gouverneur, pour éluder sa parole, réclama de Clipperton des bijoux et d'autres objets précieux, volés, prétendoit-il, au marquis. Comprenant bien qu'il n'obtiendrait rien par la douceur, le capitaine anglais leva l'ancre, résolu de se rendre maître d'un navire espagnol mouillé près de la côte. Mais son vaisseau échoua sur un banc; et lorsque, après plusieurs heures de travail, pendant lesquelles l'artillerie ennemie lui tua quelques hommes, il fut parvenu à se tirer de cette position fâcheuse, il jugea à propos de continuer sa route.

Cette même année, deux pirogues carolinoises, les premières qu'on eût vues aux Mariannes depuis que les Européens y étoient établis, arrivèrent à Gøam, l'une à Tarofoso, l'autre à Oroté. Les détails intéressans qu'elles fournirent aux missionnaires sur l'île Farroïlep, d'où elles étoient parties,

(1) Les états officiels de population, que je rapporterai ailleurs, ne sont point entièrement d'accord avec ce que la Barbinais dit ici. A la vérité, nous ne savons pas à combien le nombre des habitans se montoit lors de la conquête complète de ces îles par les Espagnols, et je veux bien admettre qu'elle ait été de 15 000 ames, ainsi que cet auteur l'indique; mais nous avons de fortes raisons de croire qu'en 1716 elle étoit de plus de 1 500. En effet, le premier recensement régulier des indigènes, fait en 1710, donne pour Gøam 3 072 ames, et 467 pour Rota, formant en tout 3 539; car alors Tinian étoit aussi déjà dépeuplée. En 1722, la population générale des insulaires se trouvoit réduite à 1 936 ames; or il n'est pas probable qu'elle eût été moindre en 1716, c'est-à-dire sept ans auparavant.

(2) *Voyage de Clipperton et de Shelvocke*, dans Burney, t. IV.

Iles Mariannes.
Histoire.
1716 (suite).

1720.

1721.

- Iles Mariannes. engagèrent l'un d'eux, le P. Cantova, à s'y rendre. On a vu plus haut, dans l'esquisse de l'histoire des Carolines, qu'il chercha vainement cette île depuis le 11 mai jusqu'au 6 juin 1722.
1722. Les désordres que nous avons signalés continuèrent long-temps encore sous divers gouverneurs, au mépris des ordres réitérés de la cour d'Espagne pour les faire cesser et des lois protectrices des malheureux indigènes. La diminution du nombre des habitans suivit une progression rapide; et quoique la sollicitude royale demandât souvent des renseignemens à ce sujet, il est fort douteux que les véritables causes en aient jamais été exposées, et très-certain, du moins, qu'on n'y apporta aucun remède.
1731. Le 11 février de l'année 1731, le P. Cantova partit une seconde fois de Gøam pour aller à la recherche des Carolines, et arriva heureusement cette fois-ci à Mogmog, puis à Falalep. Il reçut, peu de temps après, la couronne du martyr, sur la première de ces îles.
1735. D'après les représentations faites en 1735, par le gouverneur, sur la décroissance progressive de la population, le roi crut ne pouvoir mieux remédier au mal qu'en prescrivant d'envoyer tous les deux ans, de Manille aux Mariannes, cinq ou six familles philippinoises, pour les y faire jouir de tous les privilèges accordés jusque-là aux colons. Cette cédula royale, quoique datée de 1741, ne parvint à Gøam qu'en juin 1743; aussi est-ce alors seulement que le développement de la population coloniale a commencé à devenir sensible.
- 1741.
1742. L'année 1742 est remarquable par l'arrivée à Tinian du commodore Anson, dont les aventures sont généralement connues. D. Miguel Fernandez de Cardenas gouvernoit en ce moment les Mariannes.
1750. Sous son administration et celle de ses successeurs, les naturels continuent de traîner une existence que l'excès du malheur rend quelquefois criminelle. Les uns s'arrachent la vie, qu'ils ne peuvent plus supporter; d'autres se procurent, par l'assassinat, une justice que l'autorité leur refuse. Mais jamais ces crimes ne furent plus nombreux que sous l'administration de D. José de Soroa, qui arriva au gouvernement des Mariannes en 1759. On doit cependant à cet officier le rétablissement de la ferme royale de San-José de Dandan, et un recensement des terres cultivables des environs.
- 1759.

Dans le cours de son voyage autour du monde, le commodore Byron relâcha, en 1765, quelques jours à Tinian : sa relation est universellement connue.

Iles Mariannes.
Histoire.

Deux ans après, on enjoignit de nouveau aux ecclésiastiques de ne plus enseigner la doctrine chrétienne aux naturels en employant la langue mariannaise, dont on s'étoit servi jusqu'alors; on craignoit que celle-ci se confondant avec l'espagnol, il ne résultât de ce mélange un langage inintelligible : ce dernier idiome étoit le seul qu'on devoit suivre désormais.

1767.

Cette même année, le capitaine anglais Wallis s'arrêta à Tinian, et l'année suivante on vit arriver Pagès à Goam : D. Henrique de Olavide y Michelana en étoit gouverneur à cette époque. Son administration, sous laquelle continuèrent les anciens désordres, n'offre de remarquable que le départ des Jésuites missionnaires, expulsés en 1769 des Mariannes, comme ils l'avoient été déjà de toutes les autres colonies espagnoles. Cinq religieux Augustins remplacèrent ces zélés et savans propagateurs de la religion chrétienne; l'un fut destiné à Rota, le deuxième à Agagna, et les trois autres s'établirent ailleurs sur divers points de Goam.

1768.

1769.

Un nouvel abus d'autorité étoit venu couronner tous les autres : au mépris des droits légitimes des colons, le gouverneur, les corrégidors, les alcades, avoient usurpé le monopole du commerce; un ordre du roi, du mois de juillet 1770, en rendit le libre exercice à toutes les classes d'habitans.

1770.

Après tant de commandans avides et cruels, on ne peut voir sans plaisir l'administration de ces îles confiée, en 1771, à D. Mariano Tobias, homme instruit, généreux et plein de zèle pour la mission dont il étoit chargé. Sans lui attribuer, comme le fait Raynal, l'importation du riz et du sucre aux Mariannes, ce qui est formellement démenti par les faits, nous le louerons d'y avoir, dès son arrivée, introduit le maïs et favorisé l'agriculture en se montrant lui-même agriculteur. Non content de relever, autant qu'il le pouvoit sans trop blesser l'orgueil de ses compatriotes, la condition des naturels, et de faire, par une équitable répartition de droits, disparaître d'injurieux privilèges, il sollicita continuellement, en faveur de ses administrés, des ordonnances royales; puis

1771.

Iles Mariannes. Histoire. 1771 (suite). afin d'ouvrir un débouché facile aux produits indigènes, il obtint que ces matières seroient à l'avenir transportées aux Philippines sur les galions qui alloient annuellement d'Acapulco à Manille, en passant par Gœam.

1772. Le capitaine Crozet, commandant les navires français *le Mascarin* et *le Marquis de Castries*, expédiés de l'Ile-de-France pour reconduire à Taïti l'Indien qu'avoit emmené à Paris M. de Bougainville, relâcha à Gœam en septembre 1772, et fut comblé d'attentions et d'égards par D. Tobias (1).

1774. Les fonctions de ce gouverneur durèrent trop peu de temps pour le bonheur des insulaires; il fut remplacé en 1774 par D. Antonio Apodaca, qui, au lieu de l'imiter, aima mieux suivre la voie des vexations et de l'arbitraire que ses autres prédécesseurs lui avoient tracée.

1775. L'agriculture étoit encore si peu développée, que les Mariannes étoient presque hors d'état de fournir au-delà de la subsistance des habitans. Aussi, lorsqu'en 1775 la frégate de guerre *la Conception*, chargée de troupes de débarquement, eut le malheur d'échouer sur la côte de Somaye dans le port San-Luis, le grand nombre de bouches qu'elle jeta dans l'île y produisit la disette. L'équipage, et ce qu'on avoit pu sauver du matériel de ce bâtiment, ne purent être transportés à Manille que l'année suivante.

Il fut enjoint de nouveau aux ecclésiastiques de ne se servir auprès des naturels que de la langue castillane: pour rendre cet ordre d'une exécution plus facile, on prescrivit l'établissement d'écoles où cette langue seroit enseignée, et il fut résolu de confier de préférence à ceux qui la connoïtroient divers emplois subalternes dans les villages. La construction d'un hôpital militaire à Gœam fut aussi résolue; et l'autorité supérieure des Philippines blâma hautement le gouverneur d'avoir, soit dans la punition des délits militaires, soit dans sa conduite avec les Indiens, suivi plutôt son caprice que les réglemens.

(1) Ces vaisseaux laissèrent à Gœam beaucoup de soufre et de pierres à fusil. En 1815 ou 1816, mourut le dernier Français des cinq qui quittèrent sur cette île le capitaine Crozet: *Pierre Coutineau*, c'est ainsi qu'il se nommoit, avoit été tambour sur une des corvettes, et, après quelques années de séjour à Gœam, il s'y étoit marié et avoit entièrement oublié sa langue maternelle; sa veuve et sa fille, bien vieilles toutes deux, existoient encore à Agagna en 1819. Les matelots de l'*Uranie* furent reçus chez elles en amis et en compatriotes.

A D. Apodaca succéda, en 1776, D. Felipe de Cerain, homme très-riche, mais original jusqu'à la folie. On concevra quels devoient être le caractère et le gouvernement d'un tel homme, par ce trait de sa conduite intérieure. Occupations, repas, rien chez lui n'étoit réglé : il demandoit à dîner n'importe à quelle heure du jour ou de la nuit, et le domestique qui lui servoit un plat le premier recevoit de sa main trois réaux ; quelque empressé néanmoins que fût le zèle de ses gens, son impatience le devoit parfois encore ; il couroit lui-même à la cuisine, et mangeoit sur les fourneaux les mets brûlans et à demi cuits. Malgré ces travers bizarres, plusieurs vertus le distinguoient : il étoit humain, généreux, mais n'avoit malheureusement aucune tenue.

Au nombre des maladies importées par les Européens aux Mariannes, la petite vérole étoit une des plus redoutées : ses ravages furent très-meurtriers en 1779 ; et l'on remarque en effet, sur les états de population de cette époque, une diminution considérable. Six ans plus tard, une ordonnance du roi indiqua les mesures qui devoient être prises à l'avenir contre ce fléau.

D. Cerain fut remplacé, en 1786, par le lieutenant-colonel D. José Arlequi y Leos, qui à un grand mérite personnel joignoit toutes les qualités d'un bon gouverneur. Son administration fut salutaire et réparatrice ; cependant tous ses soins ne purent arrêter les crimes, conséquences nécessaires d'une démoralisation antérieure : il fit juger une femme adultère, pour avoir fait périr le fruit de ses coupables liaisons ; plusieurs causes furent intentées aussi pour viol, vol, blessures, &c.

Le roi ordonna qu'à l'avenir la dîme perçue sur les terres possédées par des Espagnols ou par des Indiens sujets de Sa Majesté, seroit à la charge, non des fermiers, mais des propriétaires.

Le gouvernement de D. Arlequi est remarquable en ce qu'il vit arriver la population de Gøam au dernier terme du décroissement qu'elle suivoit depuis long-temps ; parvenue à 1318 individus, elle a, dès 1786, pris une marche ascendante qu'ont arrêtée quelquefois mais que n'ont pu changer de légers incidens.

Trois tamors carolinois arrivent à Gøam en 1787 dans deux pirogues poussées par la tempête ; les treize hommes qui les montoient sont ac-

Iles Mariannes.
Histoire.
1776.

1779.

1785.

1786.

1787.

- Iles Mariannes. cueillis avec bonté par le gouverneur, et repartent la même année pour regagner Lamoursek, leur île natale, d'où ils étoient partis.
- Histoire. 1787 (suite). L'exécution lente et incomplète des mesures relatives à la propagation de la langue castillane, donna lieu, en 1787 et 1789, à d'autres ordres plus impératifs d'établir de nouvelles écoles aux Mariannes, et d'interdire absolument aux naturels l'usage de leur idiome national. Les autorités subalternes ou chefs de villages reçurent en même temps le titre de *gobernadorcillo*.
1789. Informé des visites que les Carolinois faisoient à Goam, le gouverneur général des Philippines ordonna, par sa dépêche du 20 juin 1791, qu'ils fussent accueillis et traités avec bonté. On espéroit par-là les exciter à multiplier leurs voyages, et engager peut-être quelques-unes de leurs familles à s'établir aux Mariannes : dès-lors les relations devenues plus intimes auroient permis de se concilier la confiance entière de ces étrangers, et de travailler avec succès à leur conversion au christianisme.
- La lèpre ayant fait de nouveaux progrès, et l'hôpital consacré à ce genre d'infirmité étant devenu insuffisant, on en construisit un second, ce qui donna les moyens de placer les malades des deux sexes dans des bâtimens séparés.
1792. En 1792, le célèbre navigateur espagnol Malaspina, voyageant en découvertes, après avoir vu les îles Tinian et Rota, vint relâcher à Goam. Les Mariannais témoignoiient toujours une répugnance invincible à cesser de parler leur langue maternelle : on crut pouvoir stimuler leur inertie, en faisant à l'amour-propre un nouvel appel, plus sérieux et plus exclusif; des ordres, arrivés en 1793, enjoignirent de ne confier les emplois publics qu'à des naturels qui sauroient l'espagnol, et d'admettre à les remplir, sous cette condition, même les hommes des classes inférieures, à l'exclusion de ceux d'un rang plus élevé.
1793. Certains abus, tolérés par l'autorité coloniale, se renouveloient avec si peu de précaution et de pudeur, qu'en 1794, le gouverneur général des Philippines fut obligé de défendre expressément à D. Manuel Muro, parvenu cette année au gouvernement des Mariannes, de laisser équiper à l'avenir des embarcations particulières avec les soldats et autres employés de Sa Majesté, comme aussi de permettre qu'elles fussent

armées avec les voiles, menues armes, canons et autres effets appartenant à l'État. Iles Mariannes. Histoire.

Trois Carolinois partis de l'île Gouliay, et long-temps battus par la tempête, arrivèrent enfin à Gœam, cette même année, dans l'état le plus misérable : ils y reçurent les secours que l'humanité prescrit. 1794 (suite).

Cependant l'abondance étoit loin de régner aux Mariannes; la disette même s'y faisoit cruellement sentir, attendu que les vivres qu'on avoit demandés aux Philippines pour la nourriture des troupes avoient été impitoyablement refusés. Pour prévenir le retour de pareilles calamités, le roi ordonna, en 1796, que dorénavant on enverroit chaque année, de Manille à Gœam, une certaine quantité de poissons secs et de riz. 1696.

Le chef d'escadre D. Ignacio Maria de Alava mouilla, au mois de décembre, en rade d'Omata, avec sa division. Le navire anglo-américain *l'Experiment* se perdit sur Tinian à la même époque.

Sous le gouvernement de D. Muro, tous les genres de désordres déjà signalés éclatèrent avec une nouvelle violence. La corruption des mœurs, à laquelle la religion négligée n'imposoit plus de frein, donnoit naissance à une foule de crimes que la sévérité des lois pouvoit à peine réprimer. Les ecclésiastiques des Mariannes étoient loin de déployer ce dévouement et ce zèle apostolique qui caractérisoient si bien les missionnaires jésuites; l'oubli des devoirs alla même au point que la garnison et les principaux habitans jugèrent convenable de faire parvenir au gouverneur des Philippines leurs doléances à cet égard : ils exposoient qu'on ne disoit plus la messe, même à Gœam, et qu'on étoit privé de toute espèce de secours spirituels à Rota, où le P. Francisco-Tomas de Santa-Rita, nommé curé de cette île, avoit positivement refusé de se rendre.

Un fort fut bâti, en 1799, sur l'emplacement où avoit été martyrisé, plus d'un siècle auparavant, le P. Sébastien de Mauroy; on donna à cette forteresse, en mémoire de ce douloureux événement, le nom de *Santa-Cruz de los Dolores*, ou simplement de *Santa-Cruz*. 1799.

Au gouverneur D. Muro succéda, en 1802, D. Vizente Blanco, capitaine d'infanterie, qui n'eut pas le bonheur de voir la morale publique s'améliorer sous son administration. La justice eut à punir des vols, des meurtres, des viols, et un forfait nouveau jusqu'alors, dans la personne 1802.

Iles Mariannes. d'un père qui, indigne de ce nom, avoit consommé sur sa propre fille le double crime d'inceste et d'adultère.

Histoire.

1802 (suite).

Le navire *la Maria*, de Boston, destiné à faire la pêche des holothuries aux Carolines, ayant relâché à Gøam, le major D. Luis de Torrès saisit cette occasion pour aller rendre visite à ses amis de l'île Gouliay, qui, depuis long-temps, ne venoient plus aux Mariannes.

1806.

L'état de corruption dans lequel la colonie étoit plongée ne fit que s'aggraver encore après l'arrivée, en 1806, du gouverneur D. Alexandro Pareño, celui de tous qui a, dit-on, par son insatiable cupidité, laissé après lui de moins honorables souvenirs.

1807.

Un ouragan avoit détruit, au mois d'avril de l'année précédente, un grand nombre d'habitations; pendant deux ans elles restèrent en ruine; encore ne furent-elles relevées que sur un ordre formel du gouverneur des Philippines.

Une pirogue carolinoise de l'île Rouk fut jetée sur la côte orientale de Gøam : malgré son manque absolu de vivres, l'équipage, composé de quinze personnes, frappé d'une terreur panique, se remit en mer précipitamment; mais ayant heureusement été rencontré par la flotte de Lamoursek, qui se rendoit elle-même aux Mariannes avec le roi des Carolines en personne, cette embarcation reçut les secours dont elle avoit le plus urgent besoin.

1809.

La vaccine étoit depuis peu introduite aux Mariannes, lorsque le gouverneur des Philippines rendit, en 1809, les gobernadorcillos responsables, sous peine d'amende, de la conservation de ce précieux préservatif; il ne paroît pas cependant que cet ordre ait beaucoup excité leur surveillance, car dix ans après, quand *l'Uranie* aborda sur ces rivages, le vaccin ne s'y trouvoit déjà plus.

Nous n'avons pu savoir exactement l'époque à laquelle les moines de Saint-Augustin furent remplacés par des religieux doctrinaires. L'un de ces derniers, le P. Cristoval y Bañez de Sant-Onofre, avoit demandé au gouverneur des Philippines la suppression des villages de Tépongān et d'Apørgøan : celui-ci la refusa, en août 1809, quant au premier de ces villages, comme contraire au vœu des habitans, et décida que ceux d'Apørgøan, composé seulement de trois maisons, pourroient, s'ils y

consentoient, être réunis à la bourgade de Mongmon. Plusieurs de ces religieux doctrinaires existèrent aux Mariannes jusqu'en 1815; mais en 1819 il n'y en avoit plus dans tout l'archipel qu'un seul, qui étoit curé d'Agagna.

Iles Mariannes.
Histoire.
1809 (suite).

On accuse D. Pareño d'avoir accablé les Mariannais de vexations et de corvées, sans que, pendant toute la durée de sa gestion, il ait rien payé, soit pour les travaux publics qu'il fit exécuter, soit même pour ceux qu'il commanda pour son propre compte. Aussi, après son départ, les malédictions des habitans le poursuivirent, et dix-neuf causes criminelles, assure-t-on, furent dirigées contre lui à Manille : mais déjà une partie de sa grande fortune, fruit des exactions dont on l'accusoit, lui avoit acquis de puissans protecteurs; au lieu d'être puni, il parvint, selon l'opinion reçue à Gøam, à se faire accorder les récompenses dues aux talens et aux plus loyaux services. On imaginera sans peine ce qu'a pu être la morale publique sous une telle administration : les excès, les désordres et les crimes furent plus nombreux que jamais; la vie licencieuse des veuves, les adultères des femmes mariées, la subornation et l'abandon des filles, portèrent le scandale ou la terreur dans les familles; nombre de fonctionnaires donnèrent leur démission; et plusieurs habitans, abandonnant leurs demeures, cherchèrent dans les antres sauvages des montagnes un refuge contre les vices de la société.

Dans le courant de juin 1811, D. Pareño fut informé qu'il y avoit à Saypan et à Tinian neuf Anglo-Américains et vingt-huit naturels des îles Sandwich, au nombre desquels on comptoit sept hommes, quinze femmes et quelques enfans. Voici comment ils se trouvoient là. Un navire (anglais?), ayant eu le projet de se rendre de la côte Nord-Ouest d'Amérique à Canton, relâcha aux Sandwich, y reçut en complément d'équipage quelques Anglo-Américains, et enleva les indigènes qui lui avoient apporté des rafraîchissemens. Forcé ensuite, par le manque de vivres, de débarquer ces mêmes hommes à Tinian, il leur laissa de la poudre, des armes, un canot, et de plus des clous, quelques autres ferrailles, et tous les outils nécessaires pour construire un bâtiment. Les Anglo-Américains mirent aussitôt sur le chantier un petit navire; mais les Sandwichiens, mécontents, après l'avoir brûlé, se sauvèrent avec

1811.

Iles Mariannes. le canot à Saypan, en emportant toutes les armes et tous les outils.
 Histoire. Ce fut alors qu'ayant appris à Gœam l'existence de ces étrangers, le
 1811 (suite). gouverneur envoya un détachement de soldats bien armés pour s'en
 emparer, et que les ayant amenés à Agagna, il leur fut permis de s'y
 établir.

D. Pareño montra, par ses comptes, que la dépense de cette expé-
 dition s'étoit élevée à 529 piastres [2 872 francs], tant pour le paiement
 des pirogues que pour la gratification qu'il disoit avoir accordée au déta-
 chement.

1812. Le 25 septembre 1812, trop tard pour le bien de ces îles, D. Pa-
 reño remit enfin le gouvernement des Mariannes à D. José de Médi-
 nilla y Pinéda, lieutenant d'infanterie (1). L'administration paternelle de
 ce nouveau gouverneur ne tarda point à ramener le bonheur et le calme
 dans un pays qu'il eût été facile de rendre florissant, si les arbitres
 suprêmes de ses destinées l'avoient envisagé d'un œil moins prévenu :
 mais quel espoir de prospérité eût-il pu concevoir, lorsque les gou-
 verneurs généraux des Philippines et les vice-rois du Mexique ne lui
 montroient qu'une malveillante indifférence. Naguère encore ils avoient
 proposé au roi d'Espagne de l'abandonner à son propre sort, ainsi que
 les îles Babuyanes, avec dix-huit ou vingt-deux mille chrétiens qui s'y
 trouvent, parce que, disoient-ils, ces colonies coûtent beaucoup et ne
 rapportent rien à l'Espagne.

Pendant les premiers temps de la gestion de D. Médinilla, on expédioit
 annuellement du Mexique à Manille les fonds nécessaires à l'administra-
 tion des Mariannes; mais instruit que, sous divers prétextes, le gouver-
 neur des Philippines ne les faisoit pas parvenir à leur destination, on
 cessa tout envoi de cette nature, sur la présomption sans doute qu'on
 pouvoit bien s'en passer à Gœam. Des obstacles aussi peu motivés para-
 lysèrent en partie les efforts de D. Médinilla pour améliorer la situation
 de ces îles; et la guerre des Espagnols-Américains insurgés vint susciter

(1) Ce respectable officier, né à Séville, avoit demeuré trente-trois ans en Amérique, dont
 quatorze à Lima, d'où il fut envoyé à Manille en décembre 1809. Après un séjour de deux
 ans aux Philippines, il fut promu à la charge de gouverneur des Mariannes, qu'il occupoit
 encore en 1819, quand l'*Uranie* abandonna ces rivages.

de nouvelles entraves à son zèle, en rendant plus difficiles les commu- Iles Mariannes.
nications entre Gœam et les Philippines. Histoire.

Le nombre des bâtimens qui relâchoient alors aux Mariannes étoit en général peu considérable. Depuis long-temps, les galions qui alloient d'Acapulco à Manille ne s'arrêtoient plus sur la route; en sorte que souvent plusieurs années s'écouloient sans qu'aucun navire étranger à la colonie parût même en vue de la côte. Il y a tel gouverneur qui, pendant toute la durée de ses fonctions, n'a vu d'autres vaisseaux que celui qui l'a apporté et celui qui est venu le reprendre.

La flotte carolinoise de Lamoursek, qui prit terre à Agagna en 1814, consistoit en dix-huit *pros* ou pirogues. Dans le courant de la même année, la frégate de la compagnie des Philippines, le *Santiago*, se perdit sur l'extrémité Sud du banc de Calalan, à l'entrée du port San-Luis (pl. 59). Ce navire portoit 512 000 piastres [2 780 160 francs] en espèces monnoyées, et pour une valeur supérieure en marchandises diverses : tout fut englouti par les flots. Cependant les sages dispositions prises par D. Médinilla, et l'activité qu'il déploya dans cette circonstance, permirent de retrouver ce que la mer n'avoit pu détruire. Des plongeurs carolinois retirèrent toutes les piastres, éparses sur le fond à une profondeur de plus de 13 pieds d'eau, et les remirent fidèlement au gouverneur; quantité d'autres objets d'armement et quelques marchandises furent également sauvés. Quant à la frégate, elle avoit tellement souffert qu'il fallut la démolir.

1814.

On apprit à Gœam, en 1815, qu'une colonie d'Anglo-Américains, d'Anglais et de Sandwichiens s'étoit établie sur l'île Grigan, l'une des plus septentrionales de l'archipel des Mariannes (voy. ci-après la carte de la page 229); des troupes furent envoyées pour la détruire et ramener à Agagna les quarante-huit personnes qui s'y trouvoient : les Sandwichiens seuls sont restés depuis dans cette dernière ville.

1815.

Quelques navires américains et anglais qui faisoient, en 1807, le commerce du bois de sandal, avoient successivement laissé sur Grigan cent personnes, parmi lesquelles on comptoit encore, en 1815, huit Anglo-Américains ou Anglais, seize femmes et huit hommes sandwichiens, enfin seize enfans métis. Le reste des colons s'étant brouillés avec ceux-

Iles Mariannes.
Histoire.
1815 (suite).

là, partirent dans une chaloupe pour se rendre sur une île voisine dont on ignore le nom, car D. Médinilla ayant fait faire à ce sujet de minutieuses recherches, on n'a jamais pu, jusqu'à présent, connoître quel a été leur sort. Un Anglais, dit-on, fut la cause de la division qui éclata dans cette société naissante, qui d'ailleurs étoit sans chef. Le but des fondateurs étoit, à ce qu'on présume, de faire de Grigan un lieu de relâche où leurs vaisseaux pussent trouver, sans se détourner de la route, quelques légumes et d'autres rafraîchissemens.

Le mouvement des navires dont on fut témoin cette année à Gøam est très-remarquable, puisqu'on eut successivement au mouillage le bâtiment à trois mâts portugais *le Mercurio*, la frégate russe *l'Orina*, le vaisseau espagnol *el Rey Fernando septimo*, enfin le navire anglais *l'Experiment*.

1817. Le brig de guerre russe *le Rurick*, naviguant en découvertes, relâcha aussi à Gøam en novembre 1817, et, cinq jours après, en repartit pour Manille.

Cette même année, la frégate de guerre *l'Argentina*, appartenant à l'Amérique espagnole insurgée, et commandée par un officier français nommé Hippolyte Bouchard, avoit établi sa croisière entre Manille et les Mariannes. D. Médinilla fut prévenu par le gouverneur des Philippines de se méfier de ce bâtiment, qui cherchoit à s'introduire dans les ports espagnols sous le pavillon de cette nation, en se disant expédié par le roi pour faire des découvertes scientifiques, mais, dans le fait, avec le but d'enlever l'argent des caisses royales et de frapper les habitans de contributions forcées. Pour éviter de tomber dans le piège, D. Médinilla prit, avec la plus grande activité, toutes les mesures qu'il jugea convenables à la sûreté de la colonie dont il étoit le chef. Des vigies furent établies sur les principales montagnes de l'île, afin de signaler l'apparition des navires suspects. Mais si ce vigilant gouverneur préserva Gøam de toute surprise, il ne put de même sauver le brigantin qui lui appartenoit personnellement, et qui, étant alors en mer, fut capturé dans le voisinage des Philippines par le navire ennemi.

1818. En décembre 1818, la frégate de la marine impériale russe *le Kamtchatka*, de 44 canons, fit, dans le cours de son voyage de circum-

navigation, une relâche de cinq jours à Gøam, d'où elle se dirigea vers l'île Luçon. Iles Mariannes.
Histoire.

Pendant cette année encore, D. Médinilla reçut l'ambassade du roi de Lamoursek, dont nous avons, plus haut, rendu compte dans l'histoire des Carolines. 1818 (suite).

Le navire de la compagnie américaine-russe *le Kutusoff*, revenant, l'année suivante, de conduire un gouverneur dans les possessions russes en Amérique, fit une relâche de dix jours à Gøam. Plus tard, y arriva encore le navire à trois mâts *la Paz*, qui, sortant de Manille, poursuivit bientôt sa route vers Acapulco. La corvette *l'Uranie* enfin aborda sur les mêmes rivages le 16 du mois de mars, et les abandonna le 5 juin. 1819.

TABLEAU chronologique des gouverneurs des Mariannes, depuis leur origine jusqu'en 1819, époque du départ de la corvette l'Uranie de ces îles.

1671. D. Juan de Santiago.	1730. D. Pedro Laso de la Vega.
1674. D. Damian de Esplana.	<i>Idem</i> , D. Diego Felis de Balboa.
1676. D. Francisco d'Irrisarri.	1734. D. Francisco Cardenas Pacheco.
1678. D. Juan de Salas.	1740. D. Miguel Fernandez de Cardenas.
1680. D. José de Quiroga y Lozada.	1746. D. Domingo Gomez de la Sierra.
1681. D. Antonio Saravia.	1749. D. Henrique de Olavide y Michelena.
1683. D. Damian de Esplana.	1756. D. Andres del Barrio y Rabago.
1688. D. José de Quiroga y Lozada.	1759. D. José de Soroa.
1690. D. Damian de Esplana.	1768. D. Henrique de Olavide y Michelena.
1694. D. José de Quiroga y Lozada.	1771. D. Mariano Tobias.
1696. D. José de Madrazo.	1774. D. Antonio Apodaca.
1700. D. José Francisco Medrano y Asiain.	1776. D. Felipe de Cerain.
1704. D. Antonio Villamor y Vadillo.	1786. D. José Arlequi y Leos.
1709. D. Juan Antonio Pimentel.	1794. D. Manuel Muro.
1720. D. Luis Antonio Sanchez y Tagle.	1802. D. Vizente Blanco.
1725. D. Juan de Ojeda.	1806. D. Alexandro Parreño.
<i>Idem</i> , D. Manuel Arguelles Valdes.	1812. D. José de Médinilla y Pinéda.